

CHAP. 6 : LE NÉOLITHIQUE ANCIEN.

6.1. LE CADRE GÉNÉRAL, LES CULTURES EN PRÉSENCE.

C'est donc au début du VI^e millénaire, sans doute vers 5.900-5.800 avant notre ère malgré l'imprécision des datations, que la Provence littorale a connu sa première expérience néolithique.

Avec le Néolithique, ce n'est plus l'industrie lithique qui définit seule les cultures matérielles, mais avant tout la poterie et ses caractères. On peut dire à ce titre que pour l'archéologie c'est la poterie qui fait le Néolithique¹. Il peut paraître arbitraire d'accorder tant de poids à une découverte a priori assez secondaire si on la rapporte à l'élevage ou l'agriculture. Mais elle offre des témoins qui permettent de mettre en évidence bien des nuances et bien des influences. Dans notre région, l'apparition de la poterie est allée de pair avec une longue série de frissons culturels qui, à partir du littoral, se sont propagés dans l'arrière-pays.

La toute première expérience néolithique est liée à l'*Impressa*, une culture reconnue en Italie². Les décors qui la caractérisent font appel à des motifs imprimés à cru dans l'argile de ses

¹ En ce sens M. Escalon de Fonton (dir.), L'Épipaléolithique méditerranéen, Actes du Colloque d'Aix-en-Provence, juin 1972, Paris, C.N.R.S., 1975, ici pp. 166 et s.

² Sur l'extension de cette culture en Provence voir D. Binder, R. Maggi, Le Néolithique ancien de l'arc liguro-provençal, ds Bulletin de la Société préhistorique française, 98, 3, 2001. pp. 411-422, spécialement pp. 413-414 et fig. 2 p. 414.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2001_num_98_3_12528

J. Guilaine, C. Manen, Du Mésolithique au Néolithique en Méditerranée de l'Ouest, aspects culturels, ds J. Guilaine, C. Manen, J.-D. Vigne (dir.), Pont de Roque-Haute (Portiragnes, Hérault), Nouveaux regards sur la néolithisation de la France méditerranéenne, Toulouse, Archives d'Ecologie préhistorique, 2007, pp.303-322, ici pp. 309 et 310, notamment fig 131 p. 310.

En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00721084>

Sur la chronologie, C. Manen, P. Sabatier, Chronique radiocarbone de la néolithisation en Méditerranée occidentale, ds Bulletin de la Société Préhistorique française, 100, 3, 2003, pp.479-504. ici pp. 484 et 485, notamment fig. 6 p. 485.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2003_num_100_3_12868

vases, sillons imprimés, impressions courtes disposées en panneaux, ou même coups d'ongles. On y trouve également les premiers motifs imprimés réalisés avec une coquille de coque (*Cardium edule*). L'origine de l'*Impressa* pourrait être à chercher sur la côte adriatique (Sidari, Grèce de l'Ouest)¹ où elle pourrait relever d'influences balkaniques - et peut-être au-delà anatoliennes². Bien qu'elle se soit répandue vers l'intérieur en Italie médiane (La Lucciola, Panicarola, Italie) elle paraît avoir connu une diffusion essentiellement maritime - et très rapide, semble-t-il. Une autre progression mettant en avant l'Italie du Sud, peut-être bien avant les rives de l'Adriatique et les Balkans, a donc également été proposée³. De toute façon l'Italie du Sud a joué un rôle important, très sensible notamment dans le trafic de l'obsidienne de Lipari (au nord-est de la Sicile) ou des îles Pontines (entre Rome et Naples, notamment Palmarola)⁴. En Provence et Languedoc, l'*Impressa* serait directement issue de la zone côtière médio-italique. Elle est également bien représentée en Ligurie, mais il semble que la diffusion maritime s'est effectuée aussi bien sous forme de grands sauts que de proche en proche⁵. En

ou : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00721023>

D'une manière plus générale : V. Tiné, La facies a ceramica impressa dell'Italia meridionale e della Sicilia, ds M. A. Fugazzola Delpino, A. Pessina, V. Tiné (dir.), Le ceramiche impresse nel Neolitico antico. Italia e Mediterraneo, ds Studi di Paletnologia, Roma, I, 2002, pp. 131-166.

G. Radi, Les séquences de la céramique imprimée en Italie, ds C. Menen, F. Convertini, D. Binder, I. Sénépart (dir.), Première société paysannes de Méditerranée occidentale, Structure des productions céramiques, Paris, Société Préhistorique Française, 2010 (Mémoire LI de la Société Préhistorique française), pp. 133-147.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_130717_164824.pdf

¹ J. Guilaîne, G. Metallinou, J.-F. Berger, La néolithisation de la Méditerranée occidentale, sur la piste des pionniers ? ds Trabajos Varios, Servicio de Investigación Prehistórica del Museo di Prehistoria de Valencia (TVSIP), 119, 2016 (Del neolític a l'edat del bronze en el Mediterrani occidental, Estudis en homenatge a Bernat Martí Oliver), p. 27-34, ici p. 28 et fig. 6 p. 32.

En ligne : www.mupreva.es/dedalo/media/pdf/publicaciones/standar/mupreva194_mupreva153_892.pdf

Pour l'ouvrage entier : http://www.museuprehistoriavalencia.es/web_mupreva_dedalo/publicaciones/864/es

² K. Gernigon, Les villages avant les maisons ? La néolithisation de l'Europe au prisme de la maisonnée, ds C. Chapdelaine, A. L. Burke, K. Gernigon (dir.), L'archéologie des maisonnées, Pour une approche comparative transatlantique, Actes du colloque international, 24 et 25 octobre 2014, Université de Montréal, Palethnologie, 8, 2016, pp. 154-188, ici pp. 157 et s.

En ligne : <https://blogs.univ-tlse2.fr/palethnologie/wp-content/files/2016/fr-FR/Palethnologie-2016-FR-10-Gernigon.pdf>

Voir aussi : <https://journals.openedition.org/palethnologie/460>

³ T. Perrin, L'hypothèse de l'acculturation dans le processus de néolithisation : approche logiciste de quelques exemples, ds Préhistoires Méditerranéennes, 6, 2018, pp. 1-21, notamment ici p. 3 : « *Les plus anciennes traces apparaissent sur la côte ligure vers 5800 cal. BC (Ceramica Impressa ligure) selon une progression a priori côtière en provenance d'Italie du sud. Deux à trois siècles plus tard, le Néolithique ancien apparaît sur les côtes nord adriatiques (Ceramica Impressa adriatica), aboutissement là aussi d'un mouvement de progression le long des côtes depuis l'Italie du Sud. Enfin, une troisième voie de diffusion plus tardive (vers 5300 cal. BC) atteint l'Italie du Nord via les Balkans, selon une progression terrestre en provenance du Danilo et vient former divers groupes culturels notamment dans la province du Frioul* ».

En ligne : <http://journals.openedition.org/pm/1351>

⁴ J. Guilaîne, C. Manen, Du Mésolithique au Néolithique en Méditerranée de l'Ouest, aspects culturels, ds J. Guilaîne, C. Manen, J.-D. Vigne (dir.), Pont de Roque-Haute (Portiragnes, Hérault), Nouveaux regards sur la néolithisation de la France méditerranéenne, Toulouse, Archives d'Ecologie préhistorique, 2007, pp.303-322, ici fig 128 p. 304 et p. 305.

En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00721084>

⁵ D. Binder, R. Maggi, Le Néolithique ancien de l'arc liguro-provençal, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française, 98, 3, 2001, pp. 411-422, ici pp. 416, 417 et 421.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2001_num_98_3_12528

T. Perrin, Les processus de Néolithisation en Italie septentrionale, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française, 101, 4, 2004, pp. 887-891, ici p. 888.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2004_num_101_4_13078

S. van Willigen, Aspects culturels de la néolithisation en Méditerranée occidentale, le Cardial et l'Épicardial, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française, 101, 3, 2004, pp. 463-495, ici p. 466.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2004_num_101_3_13028

Provence comme en Languedoc, pour ce que l'on sait, l'*Impressa* est restée très littorale et très ponctuelle - une expérience, avons-nous dit. Ses vecteurs ont touché nos côtes et s'y sont installés, mais cela ne paraît pas avoir affecté les modes de vie de l'arrière-pays, ni même peut-être vraiment ceux des populations indigènes du littoral, bien qu'il y ait nécessairement eu des contacts. Les armatures ou pointes de flèches dites de Montclus en fourniraient un bon exemple. A vrai dire, on ne sait toujours pas très bien si elles procèdent d'une influence du Néolithique ancien sur le Mésolithique final, ou le contraire, mais elles mêlent les deux cultures¹. En tout cas la révolution néolithique, pour reprendre la célèbre expression du préhistorien australien V. Gordon Childe², a vraiment commencé discrètement...

C'est la deuxième vague néolithique, vers 5.500-5.400 avant notre ère en Provence et en Languedoc, qui lui a permis de s'étendre. Pendant longtemps on l'a attribuée au Cardial, auquel aurait succédé tardivement un Epicardial. Aujourd'hui, il semble que ces deux groupes ont été, au moins en partie, contemporains. Ils pourraient puiser à une source d'inspiration commune. La question fait toutefois encore débat³ : J. Guilaine et C. Manen ont ainsi envisagé pour l'Epicardial une « *émergence progressive à partir du substrat cardial* » et ils ont daté ses débuts de 5.300-5.000 avant notre ère seulement⁴. Quoiqu'il en soit le terme d'Epicardial ne paraît plus guère adapté à la réalité puisqu'il peut être, ici ou là, contemporain du Cardial. Mais la vigueur du phénomène n'est pas sujette à caution. Qu'il ait figuré une évolution précoce du Cardial ou qu'il ait représenté un autre courant de néolithisation, l'Epicardial a connu une répartition beaucoup plus large, jusque dans les Alpes et les Causses. Il aurait également survécu au Cardial - ce qui après tout semble bien le moins pour un épi-Cardial. Il ne se serait en effet éteint que vers 4.800-4.700 avant notre ère, voire peut-être 4.600, alors que le Cardial aurait disparu entre 5.000 et 4.800 avant notre ère⁵.

Ces dates, et spécialement les dates d'apparition de ces styles, concernent toutefois essentiellement des sites côtiers : dans l'arrière-pays, on doit apparemment compter avec un décalage d'un siècle au moins. Ainsi le Cardial, qui démarrerait entre 5.500 et 5.400 sur la côte, ne se développe dans l'intérieur qu'entre 5.400 et 5.300 avant notre ère, voire, comme à Fontbrégoua (Salernes, Var) ou sur le site du Baratin (Courthézon, Vaucluse) dans le dernier tiers du VI^e millénaire⁶. Cela semble dépendre bien sûr de l'accessibilité des zones considérées, mais aussi de la plus ou moins grande perméabilité, ou résistance, des

¹ J. Guilaine, C. Manen, Du Mésolithique au Néolithique en Méditerranée de l'Ouest, aspects culturels, ds J. Guilaine, C. Manen, J.-D. Vigne (dir.), Pont de Roque-Haute, Portiragnes, Hérault) Nouveaux regards sur la néolithisation de la France méditerranéenne, ds Archives d'Ecologie Préhistorique, 2007, pp. 303-322, ici p. 315. En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00721084/document>

² V. G. Childe, The Dawn of European Civilization, Londres, K. Paul, Trench, Trubner & Co / New York, A.A. Knopf, 1925, Chap. II, The Orient and Crete, p. 15 de la version (anglaise) en ligne : <https://archive.org/details/in.ernet.dli.2015.175046/page/n27>
Edition française : G. Childe, L'aube de la civilisation européenne, Paris, Payot, 1949.

³ S. van Willigen, Aspects culturels de la néolithisation en Méditerranée occidentale, le Cardial et l'Épicardial, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française, 101, 3, 2004, pp. 463-495, ici p. 486.

⁴ J. Guilaine, C. Manen, Du Mésolithique au Néolithique en Méditerranée de l'Ouest, aspects culturels, ds J. Guilaine, C. Manen, J.-D. Vigne (dir.), Pont de Roque-Haute, Portiragnes, Hérault) Nouveaux regards sur la néolithisation de la France méditerranéenne, ds Archives d'Ecologie Préhistorique, 2007, pp. 303-322, ici p. 317. En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00721084/document>

⁵ S. van Willigen, Aspects culturels de la néolithisation en Méditerranée occidentale, le Cardial et l'Épicardial, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française, 101, 3, 2004, pp. 463-495, ici pp. 478, 485 et 486. En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2004_num_101_3_13028

⁶ D. Binder, R. Maggi, Le Néolithique ancien de l'arc liguro-provençal, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française, 98, 3, 2001, pp. 411-422, ici pp. 416 et 421. - I. Sénépart, Le Néolithique ancien, La relation à l'environnement, l'implantation territoriale, les sites, les modes d'occupation et l'habitat, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 137-142, ici p. 138.

communautés indigènes qui les peuplaient. D'une manière générale cependant, la propagation vers l'intérieur semble avoir été plus laborieuse que le long de la côte.

Les deux styles (Cardial et Epicardial) font appel à un décor réalisé très souvent à l'aide d'une coquille de coque (*Cardium edule*)¹.

La céramique privilégie les décorations pivotantes ou traînées au *Cardium* qui sont organisées en bandes sur les vases les plus fins, bien polis, de petites dimensions. Ces motifs sont parfois rehaussés de blanc². D'une manière générale il semble que les bandes décorées s'élargissent avec le temps, tandis que le décor est moins strictement structuré. Les vases de moyen ou grand format, plus rustiques (ayant reçu un polissage sommaire) sont ornés de cordons appliqués, parfois orthogonaux, qui ont été laissés lisses, plus rarement impressionnés ou digités. Dans les zones définies qu'ils séparent prennent place des séries de pastilles appliquées. On en a retrouvé par exemple aux Seguins à Buoux, illustrant une séquence assez avancée du Cardial. De manière assez surprenante, le fond même des vases est parfois décoré de cordons ou de pastilles appliqués³.

La céramique épocardiale ne semble pas faire de distinction entre petites poteries fines et vases de grand format plus rustiques. Admettant beaucoup moins de formes, les vases sont tous en outre peu soignés. Les décors empruntés au Cardial (ou à une source d'inspiration commune) sont là mais ils sont bien plus rares, en particulier les pastilles appliquées. A leurs côtés se trouve toute une série de décors en creux. Les sillons ou cannelures semblent fréquents. Parallèles, disposés en séries verticales et horizontales alternées, ils peuvent dessiner des métopes. On trouve également des coups de poinçon disposés en bandes horizontales ou bordant les sillons ou cannelures. Il y a cependant encore des cordons ornés d'impressions ovalaires, ou de coups d'ongle ou de poinçons⁴. En fin de compte, les affinités avec l'*Impressa* (qui connaissait aussi des motifs réalisés au *Cardium*) y paraissent aussi sensibles que les traits du Cardial et on pourrait parfois se demander qui, du Cardial ou de l'Épicardial, a précédé et influencé l'autre... d'autant que la chronologie est encore incertaine et que comme on l'a dit et redit les deux styles ont, au moins un temps, coexisté.

C'est en tout cas dans la seconde moitié du VI^e millénaire, et souvent même dans le dernier tiers de celui-ci, que la Provence intérieure a fait sa révolution néolithique avec le Cardial et l'Épicardial.

Comme le Castelnovien, les cultures du Néolithique ancien étaient des cultures à diffusion maritime, qui se sont répandues très rapidement. Il en allait tout autrement quand il s'agissait de gagner l'intérieur. Il a fallu un siècle ou deux - entre une demi-douzaine et une douzaine

¹ On connaît cependant aussi des décors ornés de sillons que M. Escalon de Fonton a rapprochés de ceux du Castelnovien final à la Baume de Montclus dans le Gard : M. Escalon de Fonton, Un décor gravé sur os dans le Mésolithique de la Baume de Montclus (Gard), ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 68, 9, 1971. pp. 273-275.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1971_num_68_9_4340

Voir également M. Escalon de Fonton, Informations archéologiques, Languedoc-Roussillon, ds Gallia Préhistoire, 9, 2, 1966, pp. 545-583, ici p. 578.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1966_num_9_2_1277

² I. Sénépart, Le Néolithique ancien, Les roches vertes, la parure, les colorants, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 155-159, ici p. 159.

Aussi J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, Tome 11, Paris, Klincksieck, 1974, p. 30.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

³ D. Binder, Le Néolithique ancien, La poterie, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 146-150, ici p. 148 (pour les Seguins). - S. van Willigen, , Aspects culturels de la néolithisation en Méditerranée occidentale, le Cardial et l'Épicardial, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française, 101, 3, 2004, pp. 463-495, ici pp. 470-472 et fig. 10 p. 472.

⁴ S. van Willigen, , Aspects culturels de la néolithisation en Méditerranée occidentale, le Cardial et l'Épicardial, pp. 481-482 et 485.

d'écarts intergénérationnels de quinze ans à dix-sept ans¹, quand même - pour que les nouveaux ensembles culturels (surtout semble-t-il le Cardial) réussissent à pénétrer de 50 à 100 kilomètres à l'intérieur des terres. Mais petit à petit les populations les plus sauvages de l'arrière-pays en sont venues à goûter d'abord, assimiler ensuite, les innovations apportées par la révolution néolithique.

Goûter, assimiler... les mots renvoient ici à une autre réalité, et elle est terrible. Les découvertes de l'équipe de J. Courtin à la grotte de Fontbrégoua (à Salernes, dans le Var) ont en effet révélé que des Provençaux de la première moitié du V^e millénaire, déjà acquis au mode de vie néolithique, pratiquaient encore volontiers à l'occasion le cannibalisme. Leurs victimes auraient été préférentiellement des étrangers ayant eu le malheur de tomber entre leurs mains². Quelques siècles plus tôt, si ces pratiques existaient déjà, les premiers agents colporteurs des nouvelles façons de vivre auraient donc bien pu finir... en ragoût³. A Fontbrégoua les corps ont subi le même traitement que les carcasses des animaux. La viande a été séparée des os, la moelle en a été extraite avant qu'une partie de ceux-ci fût rejetée en tas dans un coin ou un autre de l'abri. Dans un cas au moins un canidé a pu venir en ronger un. On a pu toutefois évoquer un certain rituel : quoique précieux (réclamant de longues heures de travail), les "bracelets" de pierre des victimes ont été brisés. On peut envisager qu'il s'agissait d'un rituel car à peu de distance se trouvait une structure constituée d'un cercle de 18 pierres (diamètre 75 cm environ) enfermant une partie de crâne de bovidé domestique, probablement un mâle (bœuf ou taureau)⁴. Si l'on traitait les victimes d'exocannibalisme comme les animaux que l'on consommait, il semble qu'il fallait donc prendre au moins quelques précautions, sans doute pour ne pas s'attirer de mauvais sort. A Fontbrégoua, on a retrouvé plusieurs amas d'os rejetés à des endroits différents de l'abri - et il devait y en avoir davantage selon les chercheurs⁵. Il y aurait donc eu plusieurs repas. Si l'on en juge par le nombre des victimes (un amas contenait les restes d'au moins sept individus, un autre de cinq) ce sont de véritables festins que le groupe de Fontbrégoua s'offrait. Il est même possible qu'il ait fallu conserver de la viande - et J. Courtin a évoqué pour ce faire la technique du boucanage, qui semble avoir

¹ A ce titre on peut rappeler qu'à Rome, l'âge légal du mariage était fixé pour les ingénues (fillettes issues de parents libres) à 12 ans. La majorité des filles (libres, encore une fois) se mariaient donc entre 12 et 15 ans à la fin de la République et entre 15 et 17 ans pendant l'Empire à la suite peut-être d'une décision d'Auguste qui avait fixé l'âge minimal des fiançailles à 10 ans au lieu de 7 ans.

Voir V. Girod, *Les femmes et le sexe dans la Rome antique*, Paris, Tallandier, 2013, pp. 102-106.

On peut donc imaginer qu'à la fin de la République l'espace intergénérationnel moyen devait tourner pour la population libre autour de 20 ans, les premiers enfants naissant quand la mère avait 14/15 ans (l'âge des premières règles intervenant à cette époque entre 12 et 14 ans).

² P. Villa, J. Courtin, D. Helmer, P. Shipman, C. Bouville, E. Mahieu, G. Belluomini, M. Branca, Un cas de cannibalisme au Néolithique, ds *Gallia préhistoire*, tome 29, fascicule 1, 1986. pp. 143-171, spécialement pp. 148 et s., p. 167 et note 12 p. 167.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1986_num_29_1_2243

Voir aussi P. Villa, D. Helmer, J. Courtin, G. Belluomini, S. Beyries, M. Branca, Restes osseux et structures d'habitat en grotte : l'apport des remontages dans la Baume Fontbrégoua, ds *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 82, 10-12, Etudes et travaux, 1985, pp. 389-421.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1985_hos_82_10_8648

Les Bulletins de la Société Préhistorique Française sont disponibles en ligne sur le site :

<http://www.persee.fr/collection/bspf>

³ J. Courtin ds *Paris-Match*, n° 1961, 26 décembre 1986, pp. 25-33 et 126-128.

⁴ P. Villa, D. Helmer, J. Courtin, G. Belluomini, S. Beyries, M. Branca, Restes osseux et structures d'habitat en grotte : l'apport des remontages dans la Baume Fontbrégoua, ds *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 82, 10-12, Etudes et travaux, 1985, structure n° 2 p. 401.

Cela évoque naturellement la place du taureau dans les civilisations méditerranéennes, de la Crète à l'Égypte où le pharaon portait entre autres le titre de taureau puissant, mais aussi à Çatal Hüyük en Anatolie centrale (Turquie) ou à Kition (Chypre).

⁵ P. Villa, J. Courtin, D. Helmer, P. Shipman, C. Bouville, E. Mahieu, G. Belluomini, M. Branca, Un cas de cannibalisme au Néolithique, p. 150.

été assez couramment utilisée à cette époque¹... Et Fontbrégoua n'est pas un cas isolé. Plus récemment la grotte de l'Adaouste à Jouques (défilé de Mirabeau, rive gauche)² a également livré des traces similaires. Plus anciennes, elles sont datées par le radiocarbone du dernier tiers du VI^e millénaire (dans un niveau précédant le Néolithique moyen, qui a été malheureusement qualifié de pré-chasséen). On y a retrouvé les mandibules d'au moins cinq individus. Là encore, la chair a été soigneusement ôtée des os. Sur l'un d'entre eux on a noté une fracturation ultérieure qui semble avoir été intentionnelle. A l'Adaouste le cannibalisme a toutefois été remis en question au profit d'un rite funéraire qui ferait appel à des techniques identiques à celles de la boucherie, que les hommes de cette époque maîtrisaient parfaitement³. Il reste que les arguments avancés en 1986 par l'équipe de Fontbrégoua demeurent très forts. Mais l'idée dérange. Les vestiges de cannibalisme font donc l'objet de nombreuses questions qui ne se manifesteraient probablement pas s'il ne s'agissait pas de restes humains. On ne doit pourtant pas ignorer que des cas de cannibalisme ont été signalés bien plus récemment, à la fin de l'âge du bronze ou au début de l'âge du fer, sur les rives des étangs languedociens et dans leur arrière-pays⁴.

6.2. LES SITES DU NÉOLITHIQUE ANCIEN.

A Fontbrégoua, la plupart des restes humains que l'on a retrouvés avaient été jetés dans deux petites fosses creusées au fond de la grotte. Celle-ci en effet servait à la fois d'habitat et de dépotoir, peut-être pour éviter d'attirer les prédateurs en jetant les déchets aux alentours.

A cette époque les vieux abris naturels étaient encore fréquemment occupés : sur trente-huit gisements de poterie cardiale recensés en 1975, vingt-quatre avaient un caractère rupestre⁵.

Dans le Luberon et sur ses marges, les sites de plein air sont pourtant bien représentés - à Boulon et aux Molières à Robion, au Plan et sous les Roques à Gordes, à Roquebrussane à Murs (atelier de taille), aux Claudi-Ramiers à Saint-Pantaléon, aux Reys à Roussillon, à

¹ J. Courtin ds Paris-Match, n° 1961, 26 décembre 1986, pp. 25-33 et 126-128.

² Sur la grotte de l'Adaouste, on peut lire G. Onoratini, B. Mafart, C. Joris, I. Baroni, Les occupations humaines de la grotte de l'Adaouste (Jouques, Bouches-du-Rhône), ds Quaternaire, 8, 2-3, 1997. pp. 175-187.
En ligne : https://www.persee.fr/doc/quate_1142-2904_1997_num_8_2_1571

³ B. Mafart, I. Baroni, G. Onoratini. Les restes humains de la Grotte de l'Adaouste du Néolithique ancien final (Bouches-du-Rhône, France) : cannibalisme ou rituel funéraire ? ds British Archaeological Report, 2004, pp. 289-294, spécialement pp. 291-293.

Voir également pour cette interprétation J. Guilaine, C. Manen, Du Mésolithique au Néolithique en Méditerranée de l'Ouest, aspects culturels, ds J. Guilaine, C. Manen, J.-D. Vigne (dir.), Pont de Roque-Haute, Portiragnes, Hérault) Nouveaux regards sur la néolithisation de la France méditerranéenne, ds Archives d'Ecologie Préhistorique, 2007, pp. 303-322, ici p. 315.

⁴ M. Py, Culture, économie et société préhistoriques dans la région nîmoise, Collection de l'Ecole française de Rome, 131, 1990, pp. 799-802, spécialement pp. 801-802.

La pratique est également attestée sur les sites de l'arrière-pays, jusqu'au premier âge du fer cette fois-ci. Les restes ne traduisent pas de classe d'âge privilégiée : enfants, adolescents ou adultes pouvant en faire les frais.

⁵ J. Courtin, Le Néolithique ancien de Provence, ds M. Escalon de Fonton (dir.), L'Épipaléolithique méditerranéen, C.N.R.S. 1975, p. 197.

En 1974, J. Courtin recensait 20 grottes ou abris pour 4 sites de plein air : J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, Tome 11, Paris, Klincksieck, 1974, p. 19.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

Pour le plateau des Moulins on peut consulter en outre A. Müller, Le plateau des Moulins (Vachères) ds Archéologie au pays de Forcalquier (Collectif), Les Alpes de Lumière, 103, 1990, p. 29.

Rocsalière en bordure du plateau des Claparèdes au sud d'Apt, ou encore à l'Arcouade à Viens ou un peu plus loin sur le plateau des Moulins à Vachères¹.

Mais dans la plupart des cas des abris naturels se trouvent à peu de distance, et un partage de l'habitat entre grottes et sites de plein air, peut-être saisonnier, demeure très vraisemblable : on sait que l'abri de Fontbrégoua n'a fourni qu'un refuge temporaire aux populations du Néolithique ancien - et il faut bien supposer en contrepartie, plus ou moins proches, des cabanes (ou d'autres abris rupestres) dont les vestiges n'ont pu être décelés.

Dans le Luberon et sur ses marges en tout cas on a également reconnu des fragments de poterie cardiale dans la Baume Croupatière à Bonnieux (aussi appelée grotte Saint-Gervais), dans les abris des Seguin à Buoux formés par des blocs rocheux détachés de la falaise, ainsi dans que les abris de Saint-Mitre à Reillanne, des Bérards à Lurs (où il succède au Sauveterrien récent ou Castelnovien)² et du Mourre de la Barque à Jouques (rive gauche du défilé de Mirabeau)³.

Peu de choses, en fait. Mais on peut imaginer que l'érosion des siècles, les réoccupations successives, les collectionneurs, et parfois même les simples promeneurs un peu curieux ont largement contribué à effacer nombre de traces : en 1977, J. Barraol pouvait témoigner qu'en cinquante ans les visiteurs avaient détruit l'église du Fort de Buoux bien plus sûrement que l'érosion de plusieurs siècles⁴.

On sait donc finalement peu de choses sur les premières stations néolithiques de l'intérieur. Comme on le verra plus tard au Néolithique moyen, il est probable toutefois que la sédentarité était loin d'être acquise. Au fil des générations, l'habitat devait vagabonder sur son terroir. Les cabanes en matériaux légers avaient probablement une durée de vie d'un espace intergénérationnel (quinze à dix-sept ans) et leur nécessaire reconstruction pouvait s'accompagner d'une nouvelle installation un peu plus loin, les champs eux-mêmes devant s'épuiser relativement vite et subissant en outre l'invasion des plantes adventices. Il est possible que les défrichements aient été quasi-continus sur l'une ou l'autre des bordures de ceux-ci et qu'ils aient ainsi "glissé" au fil du temps. Au bout d'une durée de vie de cabane, ils auraient alors assez avancé pour justifier une nouvelle construction à quelque distance de l'ancienne... Le recours aux grottes utilisées parfois comme bergeries suggère en outre une mobilité à l'intérieur même du cadre spatio-temporel ainsi défini.

¹ D. Binder, I. Sénépart, Derniers chasseurs et premiers paysans de Vaucluse, Mésolithique et Néolithique ancien, 7000-4700 av. J.-C., ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 128-162, ici p. 128. - A. Müller, Le plateau des Moulins (Vachères), ds Archéologie au pays de Forcalquier, Mane, Les Alpes de Lumières, 103, 1990, pp. 26-28.

² D. Binder, I. Sénépart, Derniers chasseurs et premiers paysans de Vaucluse, Mésolithique et Néolithique ancien, 7000-4700 av. J.-C., p. 128. - G. Onoratini, Le mésolithique dans le pays de Forcalquier, ds Archéologie au pays de Forcalquier, Mane, Les Alpes de Lumières, 103, 1990, pp. 18-19. - A. Müller, L'abri Saint-Mitre (Reillanne), ds Archéologie au pays de Forcalquier, Mane, Les Alpes de Lumières, 103, 1990, pp. 25-26 ; Les Bérards (Lurs), ds Archéologie au pays de Forcalquier, Mane, Les Alpes de Lumières, 103, 1990, pp. 26-28.

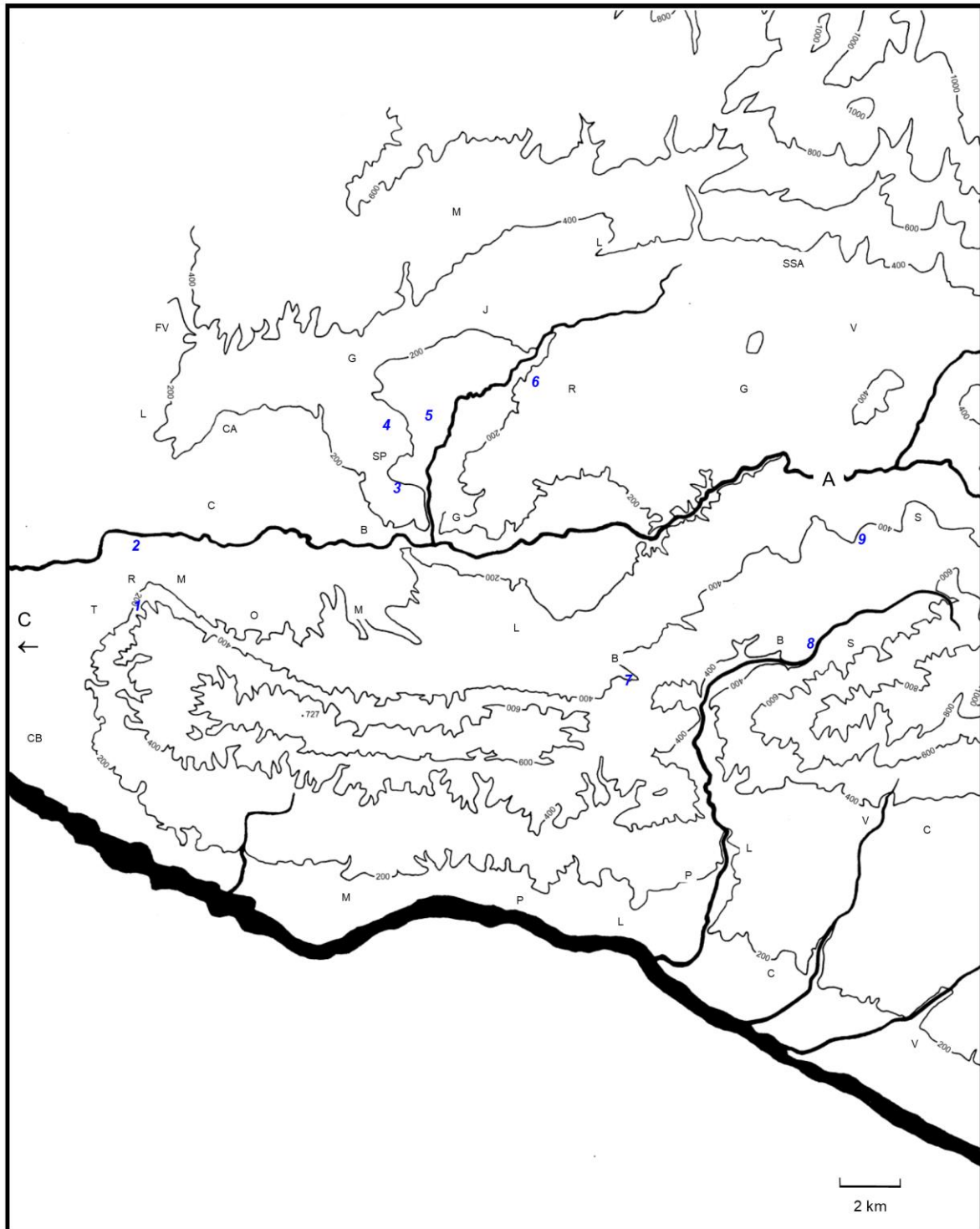
³ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 1, n° 101, p. 363.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_2_-_Catalogue_-_Volume_1.pdf

S. Renault, Jouques, Le Mourre de la Barque, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 1996, p. 87.

En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/1996/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-1996-1e-partie>

⁴ J. Barraol, Contribution à une histoire de Buoux, ds Cahier 4 de Luberon Nature (collectif), 1977, Saignon, Luberon Nature, p. 196.

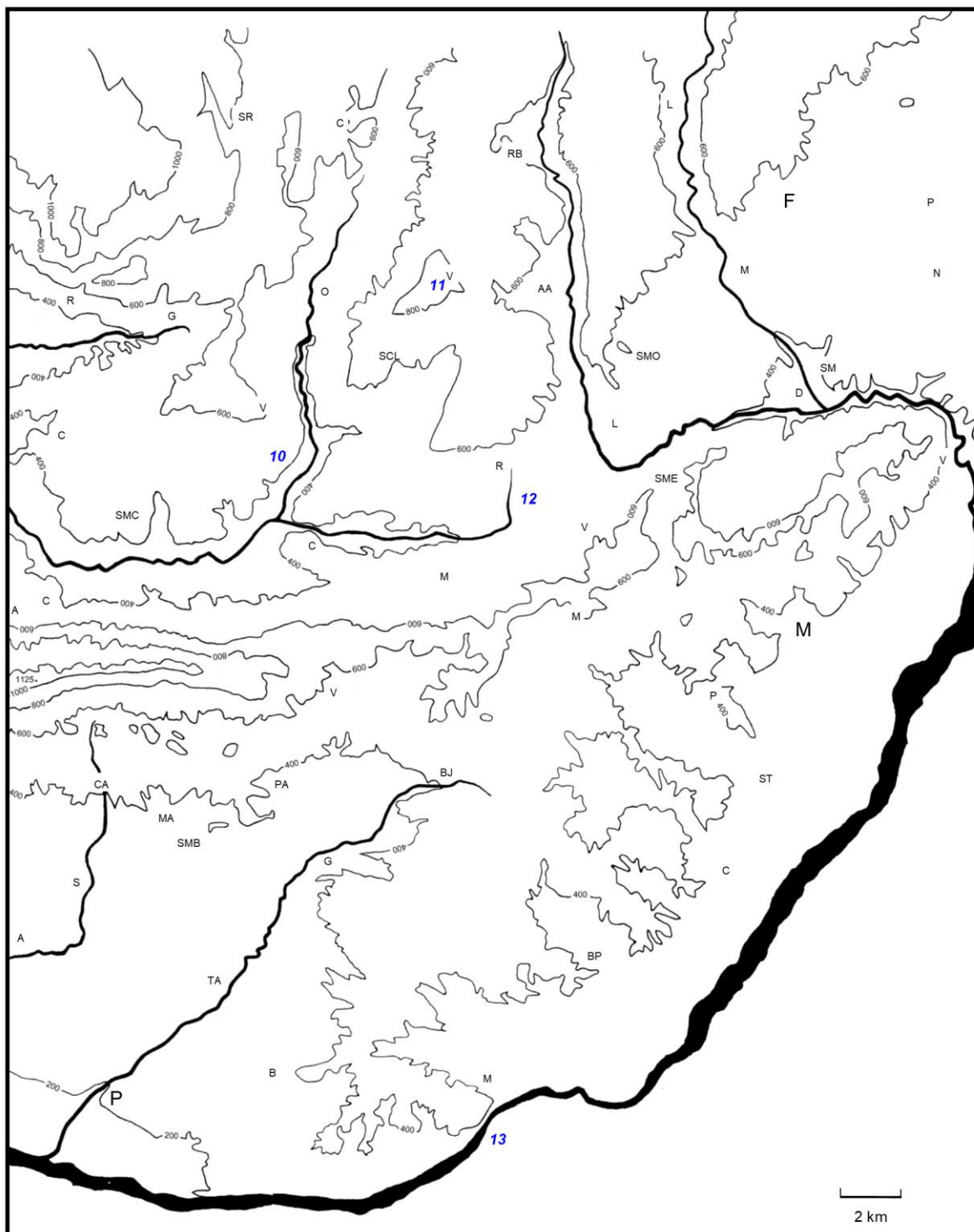


PI. 30 : LE LUBERON AU NÉOLITHIQUE ANCIEN.

Sites du Néolithique ancien (*Impressa*, Cardial, Epicardial) mentionnés dans le texte :

- | | | |
|-------------------------------|--|--------------------------|
| 1. Station de Boulon | 5. Station du Plan | 8. Abris des Seguins |
| 2. Station des Molières | 6. Station des Reys | 9. Station de Rocsalière |
| 3. Abri des Clauds Ramiers | 7. Grotte Saint-Gervais
(Baume Croupatière) | |
| 4. Station de Sous les Roques | | |





10. Station de l'Arcouade
 11. Station du plateau des Moulins

12. Abris de Saint-Mitre (n°1, n°2, n°3)
 13. Grotte du Mourre de la Barque

Alors que pendant le Néolithique ancien de nombreux abris naturels ont été réoccupés à travers toute la Provence, dans le Luberon c'est une majorité de sites de plein air que l'on a reconnus. Les aménagements, mal conservés, y sont la plupart du temps pauvres ou inexistant, sans commune mesure avec les belles structures retrouvées ailleurs, à Courthézon par exemple : aires circulaires de 1m à 1,50 m de diamètre, empierrées de galets (foyers culinaires extérieurs ou aires de boucanage) et fonds de cabanes également empierrés, également circulaires, d'un diamètre de 4 à 5 m.



A Courthézon, sur le site du Baratin¹ découvert en 1969 par P. Mercier, on a pu fouiller une surface de 12 ares, ce qui est assez exceptionnel. On y a découvert les restes de cabanes circulaires de cinq mètres de diamètre, bâties en bois et torchis. Ceux-ci constituent au demeurant les matériaux types de l'habitat du début du Néolithique jusqu'à l'âge du bronze (et même le début de l'âge du fer). Les sols des cabanes du Baratin étaient empierrés. Des aires de galets plus petites, d'un diamètre d'un mètre à un mètre cinquante, avoisinant les huttes, ont été interprétées comme des foyers culinaires ou des aires de boucanage.

A Rocsalère (à Apt) comme à Boulon ou aux Molières (à Robion), au Plan (à Gordes) comme à l'Arcouade (à Viens), l'homme aurait pu aisément trouver les baliveaux et les branchages nécessaires à la construction de semblables cabanes.

Mais les vestiges d'occupation humaine, si riches en renseignements sur la vie des hommes qui les ont abandonnés, sont malheureusement très réduits sur la plupart des sites de plein air, spécialement quand ceux-ci ont été réoccupés plus tard comme c'est le cas à Rocsalère. C'est donc à partir des vestiges recueillis sur d'autres habitats provençaux qu'il faut considérer ce que pouvait être l'existence dans le Luberon au Néolithique ancien. Pour cela il faudra envisager plusieurs aspects, de la poterie à l'outillage et aux déchets alimentaires, pour tenter une approche de l'économie et des modes de vie.

6.3. LA POTERIE DU NÉOLITHIQUE ANCIEN.

Puisque c'est elle qui définit en premier lieu les cultures du Néolithique, et le passage à cette séquence de la longue histoire des hommes, c'est par la poterie que nous allons commencer cette approche.

La réalisation d'une céramique de bonne qualité suppose avant tout certaines connaissances techniques. A cette époque, et pour des siècles encore, les poteries étaient modelées à la main, puis séchées à l'ombre, avant d'être cuites dans une fosse sous un tas de bois et d'herbe se consumant en deux à trois heures. C'est le procédé de la cuisson en meule.

Cependant, si la plasticité de la terre dépasse certaines limites, en séchant et en cuisant la pâte accuse un retrait qui déforme les pièces et les fendille. Pour prévenir ce risque, il faut mêler à l'argile des matières dites dégraissantes.

Au Paléolithique supérieur, à Dolni Vestonice ou à Pavlov en Moravie (sud-est de la République tchèque), on a longtemps cru que l'on utilisait de la poudre d'os de mammoth (mêlée au loess qui constitue là-bas la seule terre disponible) pour fabriquer les petites figurines que l'on a retrouvées (vénus, mais aussi ours ou tête de lion). En 1989 cependant,

¹ D. Binder, I. Sénépart, Derniers chasseurs et premiers paysans de Vaucluse, Mésolithique et Néolithique ancien, 7000-4700 av. J.-C., ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 128-162, ici p. 158-161.

Pour plus d'informations sur le site : I. Sénépart, L'habitat néolithique ancien cardial du Baratin à Courthézon (Vaucluse), ds A. Beeching, I. Sénépart, De la maison au village, L'habitat néolithique dans le Sud de la France et le Nord-Ouest méditerranéen Actes de la Table Ronde des 23 et 24 mai 2003, Marseille/Musée d'Histoire de la Ville de Marseille (Séance de la S.P.F.), Mémoire XLVIII de la Société Préhistorique Française (S.P.F.), 2009, pp. 61-72.

En ligne :

https://www.academia.edu/11148124/Lhabitat_n%C3%A9olithique_ancien_cardial_du_Baratin_%C3%A0_Courth%C3%A9zon_Vaucluse_

Pour l'ouvrage entier (Mémoire XLVIII de la Société Préhistorique Française) :

http://www.prehistoire.org/shop_515-14368-0-0/m48-2009-de-la-maison-au-village.-l-habitat-neolithique-dans-le-sud-de-la-france-et-le-nord-ouest-mediterraneen-actes-de-la-table-ronde-des-23-et-24-mai-2003-marseille-musee-d-histoire-de-la-ville-de-marseille-seance-de-la-spf.html

des analyses ont montré qu'il n'y avait aucune matière organique¹ et que le lœss mouillé et lavé était employé seul. Cuit à des températures comprises entre 500 et 800°, ce lœss dûment préparé (lavé et trempé) permettait d'obtenir de petites pièces glaçurées. Pour éviter les problèmes de déformation et de fendillement, les Paléolithiques étaient toutefois obligés de réaliser leurs statuettes en plusieurs morceaux qu'ils assemblaient ensuite².

Ici la problématique est bien différente. On disposait d'argile, avec toutes ses qualités mais aussi ses défauts. Et on voulait réaliser des récipients (et parfois des ustensiles). Au Néolithique ancien, on utilisait donc du sable quartzéux, du calcaire ordinaire ou de la calcite broyés, voire de la chamotte (poterie broyée)³. Quoiqu'ils fussent pour certains encore relativement grossiers, ces dégraissants permettaient déjà d'obtenir une poterie d'assez bonne qualité.

Sur le terrain, la céramique cardiale offre des tons variés où dominant les teintes claires, beige-orangé ou roses. Ceci traduit une cuisson dans un milieu relativement perméable à l'oxygène. La meule ne devait pas être bien étanche et le fer contenu dans l'argile a "rouillé" durant l'opération, donnant à la poterie des teintes beige-orangé. On parle alors de cuisson oxydante.

Outre leurs décors, décrits plus haut, les vases du Néolithique ancien se distinguent par leur panse et leur fond arrondis. Les formes sphériques ou dérivées, en bombe, sont la règle. Même les "bouteilles" de l'époque sont à fond rond⁴. Leurs dimensions demeurent modestes, de l'ordre d'une quinzaine de centimètres de diamètre en général. On est donc loin de grandes marmites ou de jarres imposantes. Une variété assez rare de petits vases, dits "*a pipa*", était formée d'une demi-sphère munie d'un manche creux pouvant faire office de bec verseur. Il s'agissait peut-être des lointains ancêtres de nos gargoulettes - à moins que ce ne fût plutôt une forme primitive de biberon pour nourrir le jeune bétail... ou les petits humains⁵. Ils rappellent les *couades* du Sud-Ouest. Des cuillères ou louches en céramique sont également assez répandues sur certains sites, notamment à Courthézon.

La poterie est déterminante pour les archéologues. Elle l'était peut-être moins pour les hommes du Néolithique ancien. A leurs yeux, elle pouvait paraître un peu secondaire par rapport aux innovations que représentaient l'élevage et l'agriculture. Mais il est clair qu'elle a

¹ P. B. Vandiver, O. Soffer, B. Klima, J. Svoboda, The Origins of Ceramic Technology at Dolni Vestonice, Czechoslovakia, ds Science, Volume 246, 24 November 1989, pp. 1002-1008, notamment p. 1003 « *however, no bone or organic material is present in the Dolni Vestonice figurines* ».

En ligne :

https://www.researchgate.net/profile/Jiri_Svoboda5/publication/6034930_The_Origins_of_Ceramic_Technology_at_Dolni_Vestonice_Czechoslovakia/links/5a59a3b945851545026fdd3d/The-Origins-of-Ceramic-Technology-at-Dolni-Vestonice-Czechoslovakia.pdf

² P. B. Vandiver, O. Soffer, B. Klima, J. Svoboda, The Origins of Ceramic Technology at Dolni Vestonice, p. 1004.

³ D. Binder, X. Clop, F. Convertini, C. Manen, I. Sénépart, Les Productions céramiques du Néolithique ancien entre Provence et Catalogne, ds C. Menen, F. Convertini, D. Binder, I. Sénépart (dir.), Première société paysannes de Méditerranée occidentale, Structure des productions céramiques, Paris, Société Préhistorique Française, 2010 (Mémoire LI de la Société Préhistorique française) pp. 115-129, spécialement fig. 2 p. 117 (origine des terres employées) et fig. 14 p. 125 (proportion de chamotte).

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_130717_164824.pdf

⁴ D. Binder, Le Néolithique ancien, La poterie, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 146-150, ici p. 148 (site du Baratin à Courthézon).

⁵ En ce sens, voir J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 32.

Plus récemment J. Dunne, K. Rebay-Salisbury, R. B. Salisbury, A. Frisch, C. Walton-Doyle, R. P. Evershed, Milk of ruminants in ceramic baby bottles from prehistoric child graves, ds Nature, 574, oct. 2019, pp. 246-248.

En ligne : <https://www.nature.com/articles/s41586-019-1572-x>

Résumé en français (et gratuit) : <http://www.sciences-faits-histoires.com/blog/archeologie/il-y-a-7000-ans-l-homme-fabriqua-des-biberons.html>

dû participer à l'évolution des modes de vie. En-dehors des louches, son rôle dans la cuisine a pourtant dû rester limité, du fait des petites dimensions des vases. Même si certains portent des marques de feu, il s'agissait plutôt de bols ou de coupes à manger ou à boire que de récipients destinés à cuire les aliments. Pour cela on pouvait toujours utiliser un récipient en bois ou en vannerie serrée, ou encore la peau d'un animal : remplis d'eau, il suffisait d'y jeter des pierres chauffées à blanc, et de remplacer celles-ci lorsqu'elles avaient refroidi, en utilisant par exemple des baguettes pour les saisir.

En revanche, il fallait certainement beaucoup de temps pour fabriquer de beaux récipients étanches, en bois ou en vannerie, dans lesquels on pouvait ensuite consommer ce que l'on avait fait cuire - de même que pour tailler une louche bien polie dans une branche ou une fourche. Ici la poterie se révélait sans doute réellement utile, et on comprend qu'elle ait tenté les descendants de Mésolithiques qui semblent avoir recherché une réelle économie de gestes (microlithisme, escargotières).

Pourtant ce n'était pas là, peut-être, l'essentiel de l'utilisation de la poterie. Celle-ci a également joué un rôle primordial dans le stockage des céréales dès lors que leur culture a commencé à prendre de l'importance. Les hommes ont vite découvert qu'ils pouvaient mettre leurs réserves à l'abri de l'humidité et des insectes dans des vases en terre - et ceci plus efficacement que dans des contenants en cuir, en bois ou en vannerie, même si ces derniers étaient tressés très serrés. Il suffisait de munir ces vases en terre d'un couvercle en argile crue, éventuellement luté à la barbotine, pour obtenir une étanchéité et une conservation remarquables. C'est à cette fonction, sans doute, que l'on peut rapporter la majorité des vases de conservation. Les réserves alimentaires pouvaient pour leur part être stockées dans les autres formes de récipients que nous venons d'évoquer, beaucoup moins fragiles. La petite dimension des vases réalisés, permettant un transport aisé, s'accordait bien en outre avec la sédentarité incomplète envisagée plus haut.

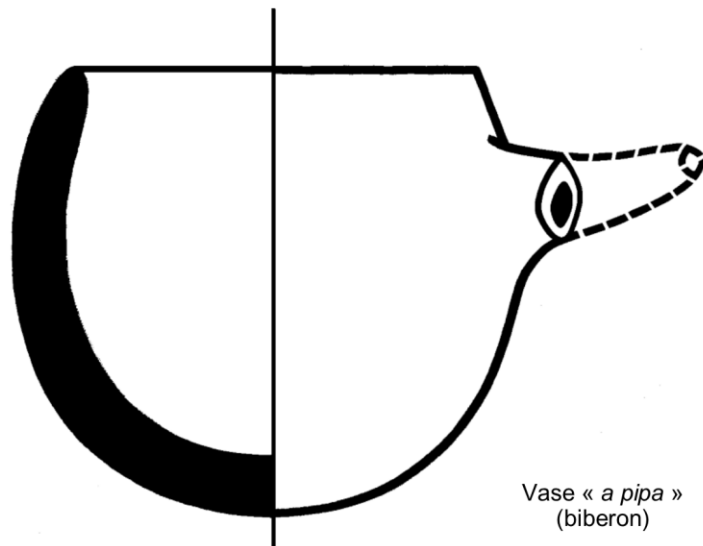
Malgré tout, de nombreux récipients ou ustensiles devaient encore faire appel au bois ou à la vannerie. C'était peut-être également le cas pour les faisselles, qui sont curieusement absentes de la céramique cardiale. On verra plus loin que d'autres époques, le Chalcolithique récent ou l'âge du bronze ancien par exemple, semblent avoir boudé les fromages. Mais il semble assez difficile d'imaginer que le foisonnement d'innovations du Néolithique ancien ait laissé de côté le lait, alors que les vases "*a pipa*" y sont interprétés comme des biberons pour le jeune bétail. L'analyse des âges d'abattage des ovicapridés et des bovins révèle d'ailleurs assez clairement que le lait a été exploité, notamment à Saint-Mitre à Reillanne pour les premiers¹. En outre la présure naturelle ne manquait pas, sous la forme par exemple de gaillet vrai². Les nombreuses vertus médicinales de la plante avaient dû la signaler depuis longtemps déjà à l'attention des hommes. Utilisée pour réguler les émotions et calmer les troubles nerveux, il serait assez étonnant qu'elle n'ait jamais été associée au lait, et encore plus étonnant dans ce cas que les hommes n'aient pas vu le parti qu'ils pouvaient tirer de ses propriétés. Le fromage se révèle en effet d'un stockage et d'un transport bien plus aisé que le lait, même lorsqu'on dispose de "bouteilles" en terre cuite comme c'était alors le cas. Dans la tradition d'un Mésolithique où l'homme semble avoir cherché à exploiter toutes les ressources que les changements environnementaux lui offraient, c'était donc un aliment relativement facile à produire, facile à conserver, nourrissant - et en outre, *last but not least*, bon... comme un petit banon, ou un brebis de Cruis !

¹ E. Blaise, Economie animale et gestion des troupeaux au Néolithique final en Provence : approche archéozoologique et contribution des analyses isotopiques de l'émail dentaire, Thèse (version non corrigée) Université de Provence, 2009, Volume I, Texte, p. 21.

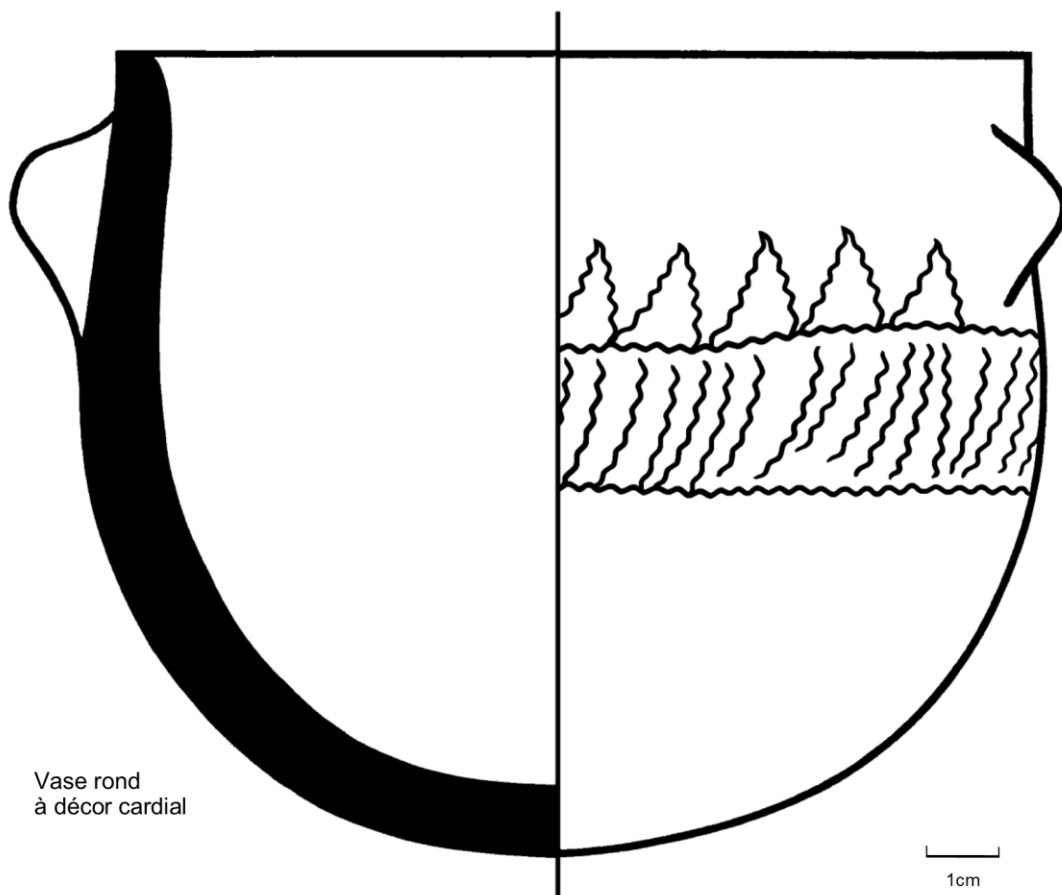
En ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00402302/document>

² Gaillet vrai ou caille-lait jaune (*galium verum*).

PI. 31 : POTERIE DU NÉOLITHIQUE ANCIEN
DE PROVENCE.



Vase « a pipa »
(biberon)

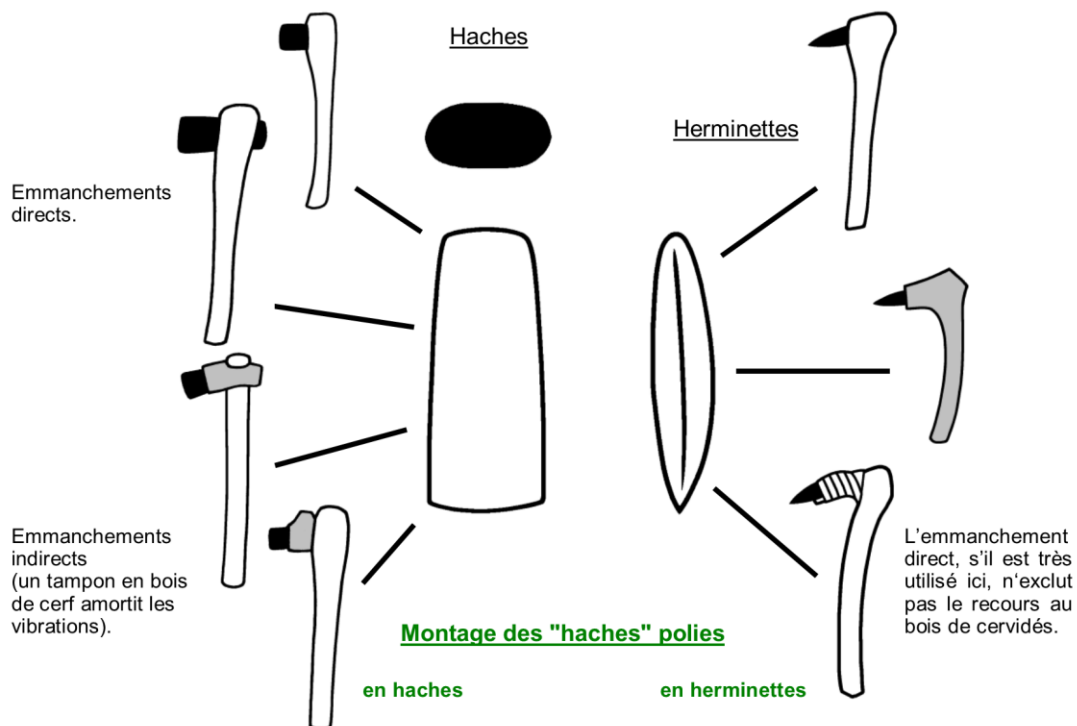


Vase rond
à décor cardinal

1cm



PI. 32 : À L'ÂGE DE LA PIERRE POLIE, HACHES, HERMINETTES...



Les pièces polies peuvent avoir été montées de deux façons différentes : soit le tranchant de la lame se trouve parallèle au manche, et il s'agit bien alors de haches, soit il est perpendiculaire à celui-ci - et il faut alors parler d'herminettes, qui ont pu servir aussi bien au travail du bois que de la terre (binage).

Cette différence se traduit dans la forme de la pièce : légèrement inclinée sur son manche, l'herminette est un peu plus plate et son tranchant est dissymétrique vu de profil.

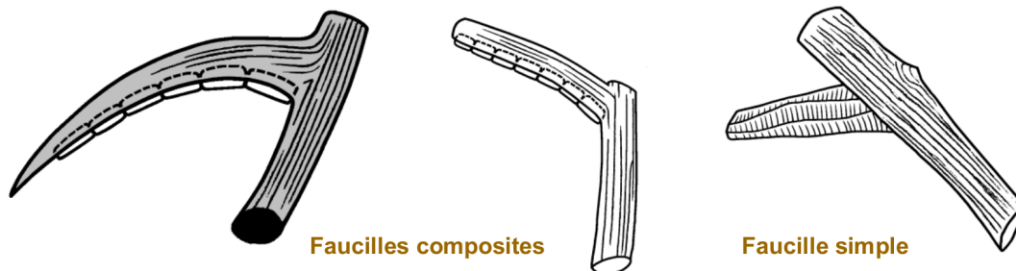
Le terme de "hache" polie a souvent jadis été appliqué à des herminettes.

Dans les deux montages, il existe de nombreux types d'emmanchements directs ou indirects - ces derniers spécialement utilisés pour les haches soumises à des contraintes plus élevées.

... ET FAUCILLES.

On rencontre également de nombreux modèles de faucilles reconnaissables au lustré caractéristique des silex (taillés) qui ont servi à couper des tiges de graminées contenant toujours un peu de matière minérale. On peut là aussi distinguer deux familles, celle des faucilles composites (regroupant plusieurs lames assemblées sur un manche) et celle des faucilles simples, à lame unique.

Dans notre région ce sont les premières les plus anciennes.



6.4. L'INDUSTRIE : LA PREMIÈRE PIERRE POLIE... À CÔTÉ DES SILEX TAILLÉS.

Pour les spécialistes, c'est donc la poterie qui définit en premier lieu les cultures néolithiques (*Impressa*, Cardial, Epicardial) et donc au-delà le Néolithique lui-même. Mais c'est pourtant l'outillage lithique qui lui a donné son nom courant, l'âge de la pierre polie, de la pierre nouvelle (néo-lithos), par opposition à l'âge de la pierre taillée, la pierre ancienne (paléolithos, Paléolithique).

6.4.1. La pierre polie.

En fait l'apparition de l'outillage en pierre polie semble s'être révélée variable chronologiquement : parfois avant la poterie, parfois simultanément, parfois après elle... Au Néolithique ancien, les objets en pierre polie sont encore assez rares.

On peut trouver dès cette époque des ciseaux, reconnaissables à leur petite taille. Mais pour l'essentiel la pierre polie est alors représentée par des haches et des herminettes. La différence entre elles relève d'abord de la façon dont elles sont emmanchées : alors que le tranchant de la hache est dans l'axe du manche, le tranchant de l'herminette est perpendiculaire à celui-ci. L'herminette est en outre légèrement inclinée sur son manche (comme celle d'une houe ou d'une "eïssade"). Concrètement, cela se traduit dans la forme de l'outil. Les herminettes sont donc un peu plus plates et leur profil est dissymétrique.

La fabrication de l'outillage en pierre polie est moins "technique" que la taille des silex, et elle permettait en outre d'utiliser une plus grande variété de roches. C'est ainsi que des schistes, impossibles à tailler, ont pu être exploités. Dans notre région les outils en pierre polie étaient toutefois réalisés pour la plupart en roches vertes dites "duranciennes". Ces minéraux offrent une plus grande résistance aux chocs que le silex, toujours enclin à éclater. En fait le nom s'applique à deux roches différentes : la plus courante est la glaucophanite (ou metabasite à glaucophane) que l'on peut ramasser sur les rives de la Durance. La seconde est une éclogite dont les plus proches gisements connus se trouvent sur le versant italien des Alpes, ou dans l'Apennin ligure¹. Elle n'a donc pu parvenir ici qu'à la suite d'échanges, soit directs soit indirects (par sauts de puce, d'une communauté à sa voisine immédiate). On peut penser que les échanges directs avec les zones d'extraction, lointaines, n'étaient pas sans danger compte tenu des pratiques révélées par la grotte de Fontbrégoua et discutées à l'Adaouste. Cela pourtant ne semble pas avoir entravé la circulation, notamment des silex. Peut-être les échanges de proche en proche ont-ils prévalu. Mais il n'est pas exclu que la menace représentée par le cannibalisme n'ait pas été prise en compte parce qu'il concernait seulement quelques communautés². Même s'il est potentiellement pérenne puisqu'il est - peut-être -

¹ A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), ds A. d'Anna, X. Gutherz, Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le sud de la France et les régions voisines, Actes de la Table-Ronde de Lattes et Aix-en-Provence, 15-18 avril 1987, Mémoires de la Société Languedocienne de Préhistoire, n° 2, Montpellier 1989, p. 174.

² De toute façon, le cadre dans lequel se plaçait ce cannibalisme nous demeure inconnu. En Amérique du Sud, P. Clastres a ainsi décrit des prisonniers de guerre traités avec tous les honneurs, nourris et parfois mariés avec la fille ou la sœur de leur maître, avant d'être plus tard (et parfois très tard) tués et mangés : P. Clastres, *La Société contre l'Etat*, Paris, Les Editions de Minuit, 2011 (poche), p. 62.

représenté pendant des séquences différentes dans des lieux différents, on peut encore envisager qu'il relevait de circonstances extraordinaires, voire de l'aberration collective d'un groupe, et qu'il n'a finalement été qu'assez épisodique.

Les techniques de fabrication devaient varier sensiblement selon la nature de la roche employée. Dans l'ensemble le bloc, souvent un galet, devait être préalablement dégrossi, et parfois même véritablement taillé, avant d'être poli sur une meule dormante réalisée dans une roche dure telle que le grès. Cette partie au moins de l'opération pouvait être confiée à une main-d'œuvre non spécialisée, des enfants par exemple. On pouvait également la confier aux personnes âgées. Il n'en demeure pas moins que c'était certainement très fastidieux, et très long. C'est donc probablement pour gagner du temps que certains outils (façonnés dans un galet dont un bord seulement a été travaillé) n'ont pas reçu de polissage.

Cette recherche d'économie de temps et de moyens, peut-être héritée des coutumes et mentalités mésolithiques, transparaît encore dans la réutilisation de l'outillage en pierre polie jusqu'à ce qu'il soit complètement usé ou se brise. Sur le site du Baratin à Courthézon, une herminette portait ainsi des traces de retouches et de ré-emmanchements successifs. Globalement, les outils en pierre polie restent rares¹.

6.4.2. La pierre taillée.

C'est donc pour l'essentiel aux ressources de la pierre taillée que l'outillage faisait encore appel au Néolithique ancien. Peu regardants, les hommes ont alors utilisé le silex, le quartzite, parfois de simples pierres "froides" calcaires, et même (très rarement il est vrai) le quartz hyalin².

Cette industrie de la pierre taillée s'inscrit pour une part dans la tradition du Castelnovien³. L'outillage se décline principalement sur des lames. Elles sont souvent plus larges que celles du Mésolithique, plus régulières, et aussi plus minces. Pour la plupart elles sont utilisées brutes. On trouve cependant des outils fabriqués sur des lames retouchées : perçoirs, grattoirs, ou tronçatures. Ces dernières sont obtenues par retouche des plans de coupe du morceau de lame sélectionné, les bords initiaux de celle-ci restant bruts. Les éléments de faucille, portant un lustré caractéristique, apparaissent au début de la séquence mais sont encore rares. Elles ne deviennent plus abondantes qu'au V^e millénaire⁴. Les burins sont moins nombreux que précédemment. Les microlithes également sont moins nombreux⁵ à l'exception de trapèzes réguliers utilisés comme tranchets, ou flèches tranchantes, qui offrent à leur extrémité une arête coupante au lieu d'une pointe. Ces tranchets constituent vraiment l'innovation du Néolithique ancien.

Il y a également des éclats, parfois simplement issus du dégrossissage d'un *nucleus*, parfois débités intentionnellement. Ils sont eux aussi utilisés bruts, ou bien retouchés pour fabriquer des outils, principalement des grattoirs épais, ou des denticulés⁶.

Lorsque l'on aborde les sociétés à caractère archaïque il ne faut jamais oublier la grande diversité des comportements sociaux que l'on peut rencontrer.

¹ I. Sénépart, Le Néolithique ancien, Les roches vertes, la parure, les colorants, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique*, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 155-159, ici p. 155.

² J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 25.

³ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 25.

⁴ J. Courtin, *Les civilisations néolithiques en Provence*, ds J. Guilaine (dir.), *La préhistoire française, Tome II, Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France*, C.N.R.S., 1976, pp. 255-266, ici p. 257.

⁵ Les micro-burins du Mésolithique sont absents des couches du Néolithique ancien.

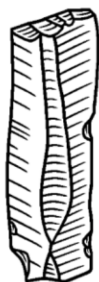
⁶ D. Binder, *Le Néolithique ancien, La pierre taillée*, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique*, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 146-150, ici pp. 154-155

PI. 33 : INDUSTRIES PROVENÇALES
DU NÉOLITHIQUE ANCIEN.

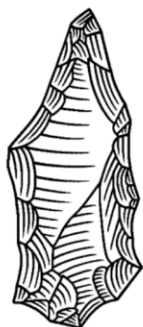
INDUSTRIE LITHIQUE,
INDUSTRIE OSSEUSE,
POTERIE.



Poinçon



Lame

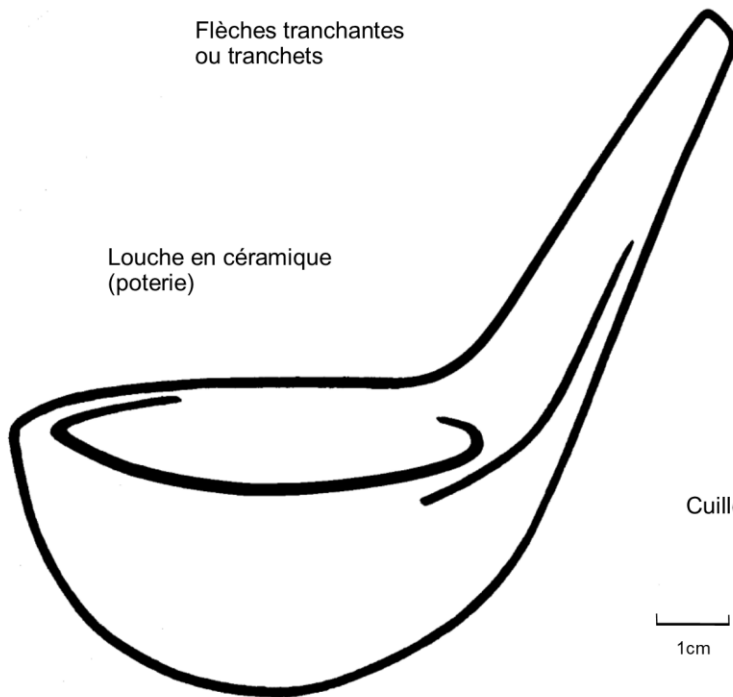


Perçoir

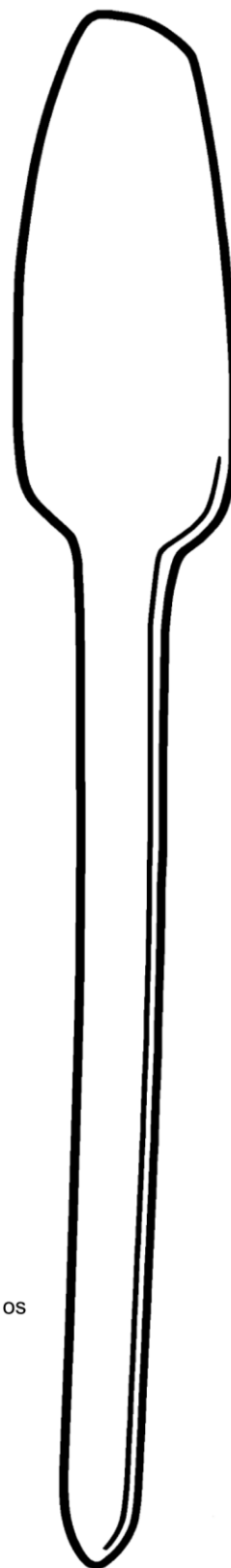


Flèches tranchantes
ou tranchets

Louche en céramique
(poterie)



Cuillère en os



Cette industrie utilisait le silex local quand il y en avait, mais n'hésitait pas à faire appel à des gisements situés parfois assez loin. Les silex blonds bédouliens étaient particulièrement prisés¹. C'était le cas de ceux de Murs où l'on a identifié un site d'extraction et un atelier de taille de cette époque à Roquebrussane, près du col des Trois Termes, à 3,5 km à l'ouest du village². Ces silex blonds se retrouvent jusque dans le Var où ils peuvent constituer l'essentiel du matériel (Fontbrégoua), les Alpes-Maritimes où ils occupent une place notable, et même en Ligurie (site des Arene Candide). Dès cette époque on peut envisager l'exportation de produits semi-finis sous forme de lames débitées sur les sites d'extraction. Cela n'entre pas encore franchement dans le cadre d'une économie de production, mais pose déjà la question des contreparties fournies pour l'acquisition de ces lames.

On peut en tout cas observer que le cannibalisme rituel qui pourrait avoir sévi à l'état endémique en Provence lors de diverses séquences ne semble pas avoir contrarié sérieusement les échanges. Comme pour les roches vertes (en particulier l'éclogite) il pouvait toutefois s'agir de troc avec les communautés voisines, les excédents de celui-ci pouvant ainsi circuler très loin de proche en proche, tout autant que de trafics lointains, comportant plus de risques. Pas plus qu'au Paléolithique en tout cas, les Néolithiques du Luberon n'avaient de peine à se procurer du bon silex. La proximité de gisements de silex parmi les plus conséquents d'Europe y pourvoyaient tant aux abords du Ventoux (Sault) et sur le rebord du plateau de Vaucluse (Murs) que dans la vallée d'Apt (Villars).

Enfin, bien qu'ils ne fussent pas aussi prisés que le silex blond bédoulien, certains gisements des autres grands silex locaux - tels le silex gris clair à cortex verdâtre des environs de Vachères ou les silex rubanés du bassin de la Laye (Mane, Dauphin) - ont pu être exploités ponctuellement.

6.4.3. L'os.

Pour clore le tour d'horizon de l'outillage du Néolithique ancien, il faut enfin mentionner l'os. Comme pour la pierre polie, la fabrication d'outils en os prend du temps. On ne peut pas en effet se contenter ici d'ébauches plus ou moins achevées, comme cela a pu être le cas parfois pour des haches ou des herminettes en pierre polie.

Les outils en os sont donc de facture soignée, mais ils sont rares et souvent spécialisés. Ils font appel généralement aux os d'animaux domestiques, principalement chèvres et moutons. Le poinçon réalisé sur un métatarse d'ovicapridé (chèvre et mouton) est ainsi considéré comme typique du Néolithique ancien³. A ses côtés on peut trouver des lissoirs pour la poterie, des sortes de cuillères ou de spatules⁴, ou plus rarement des pointes de sagaies.

6.5. SOUCIS ESTHÉTIQUES ET / OU RELIGIEUX : LA PARURE AU NÉOLITHIQUE ANCIEN.

¹ Sur ce type de roche, voir D. Binder, Matières premières, le silex bédoulien, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 146-150, ici pp. 151-152.

² D. Binder, Le Néolithique ancien, La pierre taillée, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, p. 152.

³ I. Sénépart, Le Néolithique ancien, L'industrie de l'os, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 159-164, ici p. 159.

⁴ J. Courtin, Les civilisations néolithiques en Provence, ds J. Guilaine (dir.), La préhistoire française, Tome II, Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France, C.N.R.S., 1976, p. 258 fig. 2 n° 17 et 18.

L'os servait encore à fabriquer des objets de parure, notamment de petites perles discoïdes. Là encore il s'agit d'un matériel qui est rare, tout comme les canines percées portées en pendeloques. On connaît cependant une défense de sanglier sur le site d'Unang dans les gorges de la Nesque à Malemort-du-Comtat¹. Elle a même été réparée, ce qui indique qu'elle revêtait une valeur symbolique importante - ou bien encore que l'on accordait du prix au temps nécessaire à la réaliser.

Celui-ci pourtant n'était pas compté lorsqu'il s'agissait de fabriquer les "bracelets" massifs², en pierre, que l'on a déjà entrevus plus haut à Fontbrégoua. Pour les réaliser, il fallait amincir un galet plat en faisant sauter des éclats, le percer avec un foret en silex, élargir le trou et encore passer des heures à le polir. Comme la défense de sanglier d'Unang, on les a donc souvent réparés - ici en perçant d'autres trous dans lesquels on faisait passer une lanière de cuir pour rattacher les morceaux. Il y avait peut-être là, cependant, davantage que le souci de s'épargner la peine de refaire un nouveau bracelet. Ces objets pouvaient revêtir une assez grande puissance symbolique pour les Néolithiques. A Fontbrégoua en tout cas les cannibales ont soigneusement détruit ceux de leurs victimes, au lieu de les récupérer - à moins qu'il ne se fût agi des "bracelets" de ceux qui ont consommé le sacrifice et qui ont dû, ainsi, se dépouiller de quelque part d'eux-mêmes pour pouvoir l'accomplir. Tandis que les victimes de Fontbrégoua étaient étrangères, on connaît en effet des "bracelets" en pierre (calcaire blanc dur, ou roche vert clair) sur de nombreux sites du Néolithique ancien provençal. Sur les marges du Luberon, c'est le cas aux abris Saint-Mitre à Reillanne (fragments de 3 "bracelets" en calcaire banc) et sur le site du Baratin à Courthézon (fragments de 6 "bracelets" en calcaire blanc et 2 "bracelets" en roche vert clair)³. Le diamètre intérieur de ces "bracelets" suggère néanmoins qu'ils devaient orner les poignets de jeunes femmes ou d'enfants, à moins qu'ils n'eussent un tout autre usage (ce qui justifie les guillemets utilisés lorsqu'on les évoque)⁴. Nous les retrouverons en plus grand nombre au Néolithique moyen.

Bien plus courantes sont toutes les pendeloques et perles réalisées sur des coquillages marins, colombelles (*Columbella rustica*), dentales (*Antalis vulgaris*) ou pétoncles (*Pectunculus*). Les perles étaient semble-t-il portées en collier ou cousues sur des coiffes ou des bonnets, à caractère vraisemblablement ostentatoire. On en a retrouvé près de 4000 sur l'individu inhumé sur le site de la Balance à Avignon dont une grande partie à sa tête. Il y avait aussi 339 colombelles et plus de 669 dentales⁵, ce qui semble indiquer qu'il s'agissait d'un personnage jouissant d'un statut particulier. Ces coquillages traduisent en tout cas des contacts réguliers avec la côte.

Avec ces parures très riches on devine que le souci esthétique pouvait se teinter d'une croyance à caractère plus ou moins religieux - la superstition étant incluse dans la religion, même si celle-ci s'en déclare souvent l'ennemie pour se démarquer. On entrevoit également la possibilité d'un but plus politique (qui n'exclut pas le religieux) car la détention d'objets à caractère ostentatoire, la distinction sociale, magnifie et accroît souvent le pouvoir, tout au

¹ I. Sénépart, Le Néolithique ancien, Les roches vertes, la parure, les colorants, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique*, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 155-159, ici p. 157.

Sur le site, voir I. Sénépart, Le Néolithique ancien, La relation à l'environnement, l'implantation territoriale, les sites, les modes d'occupation et l'habitat, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique*, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 137-142, ici p. 142.

² I. Sénépart, Le Néolithique ancien, Les roches vertes, la parure, les colorants, p. 156.

³ J. Courtin, X. Guthertz, Les bracelets de pierre du Néolithique méridional, ds *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 73, 1, 1976, pp. 352-369, ici spécialement p. 354.

En ligne : http://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1976_hos_73_1_8398

⁴ On ne peut écarter entre autres l'hypothèse qu'ils aient servi d'anneaux pour attacher les cheveux.

⁵ I. Sénépart, Le Néolithique ancien, Les roches vertes, la parure, les colorants, p. 156.

moins sous nos latitudes¹. Si cette dernière explication peut être retenue, le processus serait donc très ancien. Toutefois ces parures conservent à ce jour un caractère exceptionnel qui s'accorde assez mal avec elle : on voit mal pourquoi l'émergence d'un pouvoir politique n'aurait touché qu'une seule communauté... On ne peut certes écarter complètement le goût et la recherche esthétique d'un individu que l'on pourrait qualifier de véritable artiste. Mais il semble plus vraisemblable de retenir ici l'hypothèse intermédiaire de la glorification par une communauté plus ou moins vaste d'une personne exceptionnelle investie d'une autorité reconnue - peut-être un(e) chamane... Ce qui semble sûr, dans une société pour laquelle le temps semble avoir compté, c'est qu'elles représentaient un investissement très important.

D'une manière bien plus courante, l'ocre semble avoir été très utilisée : à Courthézon on a découvert une petite meule qui a visiblement servi à piler cette matière. On a également retrouvé ici et là de petits blocs d'ocre, et le sol en a livré de nombreuses traces sous la forme de micro-boulettes. Lorsqu'elles ont été exhumées, les poteries elles-mêmes, qui pourtant ne recevaient aucun décor à l'ocre, étaient parfois recouvertes d'une fine poussière de cette matière, à l'intérieur comme à l'extérieur². Mais malgré sa fréquence, on ne sait pas à quoi on employait l'ocre. A Châteauneuf-lès-Martigues, au Castelnovien, les parois de l'abri auraient été peintes en rouge³. Peut-être en colorait-on aussi les poteaux des cabanes, ou s'en servait-on pour teindre des paniers tressés ou des peaux. On ne peut en outre exclure l'hypothèse de peintures corporelles à caractère magique ou totémique, un peu comparables à celles des Indiens d'Amérique du Nord à l'époque moderne (XVIIe-XIXe siècles). Il semble en tout cas qu'il faut imaginer un monde assez vivement coloré quand on pense au Néolithique ancien, dans certaines communautés tout au moins. Celles du Luberon, proches des ressources en ocre de la vallée du Calavon, ont pu en tirer profit.

6.6. ÉLEVAGE ET CHASSE AU NÉOLITHIQUE

ANCIEN.

Céramique et industrie lithique sont primordiales pour faire la part entre Mésolithique et Néolithique. Mais elles n'ont pas transformé l'existence des hommes du Néolithique : elles n'offrent que le reflet de changements plus profonds qui ont modifié les modes de vie, la découverte de l'élevage et de l'agriculture.

On pensait jadis que l'élevage avait précédé l'agriculture. On sait cependant aujourd'hui que les ovicapridés "domestiques" du site mésolithique de Gramari à Méthamis relevaient d'une erreur d'interprétation et que ceux du site de Châteauneuf-lès-Martigues se trouvaient dans des fosses du Néolithique ancien creusées dans des niveaux mésolithiques (du Castelnovien)⁴.

Elevage et agriculture sont par contre attestés au temps de la première vague néolithique, celle de l'*Impressa* - mais, comme on l'a vu, elle n'a pas touché la Provence de l'intérieur. On en trouve les traces dans les niveaux anciens de l'abri Pendimoun, à Castellar dans les Alpes-

¹ Dans d'autres contrées, le prestige consiste non à accumuler mais à se montrer prodigue d'objets (en échange il est vrai d'autres avantages, dont le droit à la polygamie dans une société où la polyandrie est la règle) : P. Clastres, *La Société contre l'Etat*, Paris, Les Editions de Minuit, 2011 (poche), notamment pp. 27, 28, 31, 33-35, 100, 103-104...

² I. Sénépart, *Le Néolithique ancien, Les roches vertes, la parure, les colorants, ds Vaucluse préhistorique*, (Collectif) Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 155-159, ici p. 159.

³ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 35.

⁴ N. Valdeyron (*Cultures et société mésolithiques en France*, Université de Toulouse, Cours, sans date, p. 12. En ligne : http://w3.uohprod.univ-tlse2.fr/UOHARCHEO/Nicolas_Valdeyron_Meso.pdf

Maritimes, sous forme d'éléments de faucilles et de grains carbonisés tout aussi bien que de restes d'ovicapridés domestiques, chèvres et moutons¹.

Quand le Cardial a pénétré dans l'arrière-pays quelques siècles plus tard, élevage et agriculture faisaient donc partie du "package" néolithique, comme on dit à présent. Et l'élevage fournissait une part très importante des ressources carnées².

Il concernait d'abord les ovicapridés (chèvres et moutons) qui ont représenté assez rapidement plus de la moitié des animaux consommés par l'homme. On parle d'ovicapridés, car on ne fait pas facilement la différence entre les ossements des moutons et ceux des chèvres. Les chèvres ne devaient pas être bien différentes des animaux modernes. Il en allait sans doute un peu différemment des moutons. Il semble en effet qu'ils n'avaient pas encore une toison aussi fournie que les nôtres, et surtout pas une sous-couche de laine assez épaisse pour qu'on pût la récupérer et l'exploiter, même après la mise à mort de l'animal. On utilisait donc la peau, avec ou sans ses poils, mais probablement pas la laine : sur les sites du Néolithique ancien, parmi le mobilier en terre cuite on ne trouve pas de fusaïoles (poids de métiers à tisser ou plus probablement pesons destinés aux fuseaux à filer). On a vu plus haut que le lait des ovicapridés était exploité, entre autres aux abords du Luberon sur le site des abris de Saint-Mitre à Reillanne³.

Les bovidés étaient également bien représentés, davantage semble-t-il sur les sites de plein air. Ils augmentent même pendant le Cardial, à partir de 5.450 environ⁴ sur le littoral. Mais ils ont rapidement gagné l'intérieur. Dans un niveau daté du Cardial encore, on a identifié un bovidé domestique dans les abris des Seguin à Buoux où l'on a également retrouvé les premières traces du chien⁵. Dans les restes de faune retrouvés dans les dépotoirs néolithiques, les animaux domestiques se signalent des grands bœufs sauvages ou aurochs par des individus de faible taille - ce qui pourrait traduire les difficultés rencontrées par un élevage primitif dans l'alimentation des animaux, et notamment des jeunes - d'où, peut-être, les vases "a pipa"... - mais aussi l'exploitation du lait. Celle-ci n'est pas attestée en Provence mais elle l'est dans le Gard à la Baume d'Oullen, au Garn (à côté d'Orgnac-l'Aven)⁶. Bien que moins importants en termes d'individus décomptés, les bovidés ont constitué pour les hommes de la fin du VIe et

¹ N. Valdeyron, Cultures et société mésolithiques en France, Université de Toulouse, Cours, sans date, p. 12.

En ligne : http://w3.uohprod.univ-tlse2.fr/UOHARCHEO/Nicolas_Valdeyron_Meso.pdf

O. Lemerrier, Néolithique européen, Cours 6 : La Néolithisation et le Néolithique ancien des côtes nord-méditerranéennes II (Licence 3), p. 2.

En ligne : <http://ubprehistoire.free.fr/L3%20-%20Cours%20en%20ligne-neo-6.html>

D. Binder, R. Maggi, Le Néolithique ancien de l'arc liguro-provençal, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française, 98, 3, 2001. pp. 411-422, ici p. 416.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2001_num_98_3_12528

² Voir par exemple (80 % et plus) S. van Willigen, Aspects culturels de la néolithisation en Méditerranée occidentale, le Cardial et l'Épicardial, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 101, 3, 2004. pp. 463-495, ici p. 479.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2004_num_101_3_13028

Au Baratin à Courthézon, les animaux domestiques représentaient 85 % des vestiges de faune reconnus sur le site : I. Sénépart, Le Néolithique ancien, L'économie et la vie quotidienne, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 142-145, ici p. 143.

En termes de nombre d'animaux décomptés, on est toutefois souvent en-dessous de ces chiffres : E. Blaise, Economie animale et gestion des troupeaux au Néolithique final en Provence : approche archéozoologique et contribution des analyses isotopiques de l'émail dentaire, Thèse (version non corrigée) Université de Provence, 2009, Volume I, Texte, p. 21.

En ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00402302/document>

³ E. Blaise, Economie animale et gestion des troupeaux au Néolithique final en Provence, p. 21.

⁴ E. Blaise, Economie animale et gestion des troupeaux au Néolithique final en Provence, p. 21.

⁵ E. Crégut-Bonnoure, 18 000 ans d'évolution de la faune mammalienne en Vaucluse, ds J. E. Brochier, A. Guilcher, G. Sauzade, Archéologies de Provence et d'ailleurs, Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade, Supplément au Bulletin Archéologique de Provence, 5, 2008, pp. 45-60, ici pp. 54 et 55.

⁶ E. Blaise, Economie animale et gestion des troupeaux au Néolithique final en Provence, p. 21.

du début V^e millénaire une ressource considérable, et même souvent la première ressource : les masses de viande que peuvent fournir un bœuf et un mouton sont en effet sans commune mesure (de l'ordre de 10 à 12 fois plus pour le premier, même en tenant compte de la petite taille des bœufs préhistoriques)¹. Sur le site du Baratin, à Courthézon, les bovidés représentaient 19,3 % des vestiges de faune reconnus mais 57 % des ressources en viande². Au-delà de ces observations, la disparité de représentation des bovidés entre les habitats rupestres et les sites de plein air suggère une possible complémentarité entre eux. Elle pourrait répondre de la semi-sédentarité évoquée plus haut tout autant que d'un habitat polymorphe. Sans aller jusqu'à évoquer une transhumance (qui implique des déplacements saisonniers relativement structurés sur une certaine distance) on peut imaginer des mouvements assez réguliers d'un site à l'autre. L'aspect temporaire de certains habitats (Fontbrégoua par exemple) s'accorderait assez bien avec cette vision. Mais on peut également envisager que la communauté occupait différemment les divers biotopes de son terroir, certains habitats étant plus stables que d'autres (dans les limites fixées par la durée de vie des cabanes). Compte tenu du faible peuplement, la cohésion des groupes - qui semble avoir été très forte si l'on songe au sort parfois réservé aux étrangers - n'aurait certainement pas été entamée. Au demeurant rien n'interdit d'imaginer une mobilité des individus d'un sous-groupe à l'autre, et une recomposition très fréquente sinon quasi-permanente de ceux-ci, dans le cadre de visites à des membres de la famille par exemple, de quelque façon que celle-ci pût être définie à l'époque. Nous n'en avons pas fini avec l'élevage. Il reste les porcs. Ils font alors, et pour longtemps encore, question. Autour de 5.000 BC³, quasiment tous les sites recèlent des ossements de suidés. Mais en dépit de la qualité des études qui ont été consacrées au sujet⁴ il reste souvent difficile de définir s'il s'agit de porcs ou de sangliers. En 2008, E. Crégut-Bonnoure considérait cependant que le porc avait son apparition au Cardial⁵. Son apparition ne résout pourtant pas entièrement le problème. Ultérieurement la présence possible d'animaux à demi-sauvages (et éventuellement croisés avec des animaux sauvages) vient compliquer le débat. Chaque fois que l'on veut distinguer les ressources de la chasse de celles de l'élevage la question se pose avec acuité, et ce jusqu'à l'âge du fer : on doit toujours considérer la possibilité d'animaux domestiques qui, s'étant échappés, seraient retournés à la vie sauvage... En moyenne, et en considérant les suidés comme des animaux sauvages, que l'on aurait chassés, on peut considérer que l'élevage fournissait au Néolithique ancien entre 60% (à Salernes) et jusqu'à 85% (à Courthézon) du total des animaux décomptés - ce qui est dans ce dernier cas énorme.

Les escargotières, ces épaisses couches de cendres mêlées de milliers de coquilles de mollusques, avaient disparu du sol des abris. Et avec elles tout un mode de vie. Mais l'homme continuait à chasser : outre les suidés (si on les classe parmi les animaux sauvages), la chasse qui représentait en moyenne 30% des assemblages de faune à la fin du Néolithique ancien⁶,

¹ Sur l'estimation des poids de viande disponible selon les espèces, voir M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, Rome, Ecole française de Rome, 131, 1990, Volume 1, n. 37 p. 419.

² I. Sénépart, Le Néolithique ancien, L'économie et la vie quotidienne, p. 143.

³ E. Blaise, Economie animale et gestion des troupeaux au Néolithique final en Provence, p. 21.

⁴ D. Helmer, Les suidés du Cardial, sangliers ou cochons ? ds J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil, J.-L. Vernet (dir.), Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Actes du colloque international du C.N.R.S. (Montpellier, avril 1983), Paris, C.N.R.S., 1987, pp. 215-122

En ligne : <https://books.openedition.org/editions-cnrs/1027?lang=fr>

Pour l'ouvrage entier : <https://books.openedition.org/editions-cnrs/945>

⁵ E. Crégut-Bonnoure, 18 000 ans d'évolution de la faune mammalienne en Vaucluse, ds J. E. Brochier, A. Guilcher, G. Sauzade, Archéologies de Provence et d'ailleurs, Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade, Supplément au Bulletin Archéologique de Provence, 5, 2008, pp. 45-60, ici p. 54.

⁶ Moins importante pendant l'*Impressa* (autour de 25%), ses ressources auraient été plus sollicitées entre 5.600 et 5.450 puis se seraient stabilisées jusqu'à la fin du Néolithique ancien : E. Blaise, Economie animale et gestion des troupeaux au Néolithique final en Provence, p. 21.

portait préférentiellement sur le cerf, le grand bœuf sauvage, et le lapin - plus rarement le blaireau ou le castor. Loups, chats sauvages, renard et lynx n'étaient abattus que très occasionnellement, sans doute lorsqu'ils menaçaient la communauté ou son bétail, ou encore pour leur fourrure.

6.7. CUEILLETTE ET AGRICULTURE AU NÉOLITHIQUE ANCIEN.

6.7.1. La cueillette.

Il demeure impossible d'estimer le poids relatif de la cueillette face à l'agriculture, comme cela a pu être tenté pour l'élevage vis-à-vis de la chasse : l'absence globale de restes et le hasard présidant à leur conservation, lorsqu'on en trouve, interdit en effet toute approche quantitative.

Durant l'Épipaléolithique et le Mésolithique, aux côtés des légumineuses on ramassait déjà des glands. Au Néolithique ancien la cueillette s'en est poursuivie. Très amers, les glands perdent ce caractère si on les fait tremper et griller. Une fois trempés, on devait les écaler (peler) avant de les faire rapidement griller sur des pierres chauffées au feu. Ce n'est qu'ensuite qu'on les réduisait en farine, avec laquelle on pouvait faire galettes et bouillies. Moins rares et moins précieux que les grains, peut-être les surveillait-on moins. Il arrivait donc, comme pour ceux-ci mais plus fréquemment semble-t-il, qu'on les oubliât sur leurs galets brûlants - ou bien ceux-ci étaient trop chauds... En tout cas on les carbonisait. Et c'est grâce à ces petites catastrophes domestiques que l'on retrouve aujourd'hui leurs restes sur la plupart des sites.

En fait la plupart des ressources de la grande forêt tempérée du Mésolithique étaient toujours là. Aux glands et aux légumineuses il faudrait donc rajouter des fruits : noix, noisettes, pommes sauvages, cornouilles, mûres, framboises, fraises des bois, prunelles et peut-être même raisin sauvage. Des herbes : pissenlits, laitues vivaces, chicorées sauvages, valérianelles (mâches ou doucettes), laitérons, oseille, joubarbe, sans oublier nos salades "fer" (*Lactuca serroliia*) ou nos "costes cournilières" (*Reichardia picroïdes*)¹ et encore les poireaux (*Allium polyanthum*) et les asperges sauvages (*Aspargaus acutifolius*). Ainsi que tout ce que le Moyen Age bien plus tard rassemblerait sous le terme générique de racines : carottes et salsifis sauvages, racines de trèfle, ou encore les bonnes "rabettes" (*Campanula rapunculus*)... Et selon les saisons, les champignons : morilles, girolles, cèpes (de Bordeaux, d'été, des pins, ou têtes de nègres), chanterelles d'automne ou en tube, trompettes des morts (craterelles noires), pieds de mouton (hydnes sinueux), grisets (tricholomes terreux ou prétentieux), "fleurs", "crêtes de coq" ou "bonnets de capellan" (helvelles crépues), lactaires délicieux et

¹ La présence de graines carbonisées de mâche (*Valerianella* sp.) dans des niveaux mésolithiques de la Balma de l'Abeurador à Félines-Minervois dans l'Hérault, mais aussi à la grotte de Fontbrégoua à Salernes dans le Var, est venue confirmer s'il en avait été besoin la présence de toutes ces "herbes".

Voir sur ces découvertes J. Vaquer, M. Barbaza, Cueillette ou horticulture Mésolithique : la Balma de l'Abeurador, ds J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil (dir.), Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Paris, CNRS, 1987, pp. 231-242, ici § 40 de la version en ligne.

En ligne : <http://books.openedition.org/editions-cnrs/1036>

Sur la diversité des salades sauvages disponibles, on peut consulter C. Marco, J. Molina, J. Ubaud, Les salades sauvages, *L'ensalada Champanela*, Prades-le-Lez, Les Ecologistes de l'Euzière, 1984, 1994, 2008.

sanguins, "baveux" (hygrophores limaces, ou bien gomphides glutineux), et encore les fameux pieds bleus (lépistes nues) pour ne citer que les plus goûteux... Même les vieux lichens du Paléolithique étaient toujours là, et consommables. En fait c'est un autre livre que l'on pourrait écrire ici, surtout si l'on voulait en outre s'intéresser aux propriétés médicinales et curatives de certains de ces végétaux et organismes divers...

6.7.2. Les débuts de l'agriculture.

Avant l'oscillation de 5.350 BC¹, et même encore après celle-ci, jamais des conditions de température et de pluviométrie aussi favorables n'avaient été offertes à l'homme - et plus jamais il ne les retrouverait.

Ce sont vraisemblablement ces conditions qui ont permis l'apparition et le développement de l'agriculture.

Au niveau matériel d'abord. Elles ont favorisé la venue des plantes lors des premières expériences que diverses communautés ont mené en ce sens, qu'il s'agît de la découverte de l'agriculture ou de son adoption au contact de groupes la possédant déjà.

Au niveau humain ensuite. Car, au départ tout au moins, l'agriculture pratiquée à petite échelle n'a pas dû réclamer beaucoup d'efforts.

Dès les débuts du Néolithique ancien elle est donc venue compléter les ressources des populations provençales. Avec les céramiques de l'*Impressa*, cantonnée au littoral, on voit apparaître du matériel de broyage ainsi que de rares lames de silex présentant le lustré caractéristique acquis au contact des tiges herbacées, celles des céréales en particulier (mais on peut également prendre en compte les joncs)².

Pour débarrasser les grains des bractées qui l'enferment (la balle) on posait les épis sur des pierres ou des galets brûlants qui grillaient celles-ci. Ensuite on balayait les grains sur le côté et on recommençait l'opération³. Mais on les y laissait parfois un peu trop... et aujourd'hui on retrouve des grains carbonisés dans les restes des foyers préhistoriques. On sait de la sorte que l'orge (*Hordeum vulgare*) et le blé amidonnier (*Triticum dicoccum*) étaient probablement déjà cultivés du temps de l'*Impressa*.

Au Cardial ces cultures gagnent l'intérieur et se voient adjoindre celle du blé tendre ou froment (*Triticum aestivo compactum*). A la fin du VI^e millénaire avant notre ère, on le consommait à Salernes, ainsi que l'orge commune (*Hordeum vulgare*)⁴. Ces deux céréales ont

¹ B. Weninger, Réponse culturelle aux changements climatiques rapides de l'Holocène en Méditerranée orientale, ds J.-F. Berger, Des climats et des hommes, Paris, La Découverte, 2012, pp. 171-84, ici p. 173.

J.-F. Berger, Les changements climato-environnementaux de l'Holocène ancien et la néolithisation du bassin méditerranéen, pp. 126, 127, 129, 130.

² J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, pp. 16, 23, 35...

Plus récemment, I. Sénépart, L'habitat néolithique ancien cardial du Baratin à Courthézon (Vaucluse), ds A. Beeching, I. Sénépart, De la maison au village, L'habitat néolithique dans le Sud de la France et le Nord-Ouest méditerranéen Actes de la Table Ronde des 23 et 24 mai 2003, Marseille/Musée d'Histoire de la Ville de Marseille (Séance de la S.P.F.), Mémoire XLVIII de la Société Préhistorique Française (S.P.F.), 2009, pp. 61-72, ici p. 62.

En ligne :

https://www.academia.edu/11148124/Lhabitat_n%C3%A9olithique_ancien_cardial_du_Baratin_%C3%A0_Courth%C3%A9zon_Vaucluse

³ M. Lorblanchet et L. Génot (avec la collaboration de J. Erroux), Quatre années de recherches préhistoriques dans le Haut-Quercy, ds Bulletin de la Société des Etudes littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot, XCIII, 2, avril-juin 1972, pp. 71-101, ici p. 92.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9771380t/f54.image>

⁴ J. Erroux, Les débuts de l'agriculture en France, les céréales, ds J. Guilaine (dir.), La préhistoire française, Tome II, Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France, C.N.R.S., 1976, pp. 186-191, ici pp. 187 et 189, p.190.

fourni la base de l'agriculture primitive qui caractérise le Cardial. Les légumineuses, régulièrement cueillies depuis le Mésolithique au moins, semblent en revanche être exclues de son champ¹.

Contrairement à ce que l'on a parfois avancé jadis, il n'y a pas eu de civilisation des plateaux exclusivement pastorale. Dès le dernier tiers du VI^e millénaire, l'agriculture est partout dans les zones touchées par le phénomène néolithique. Sans doute les conditions climatiques, gommant la différence entre plateaux secs et vallées humides, jouent-elles ici un rôle important.

Il s'agissait toutefois d'une agriculture balbutiante. La végéiculture n'était pas loin². Car si le matériel de broyage est bien représenté, de même que les grains carbonisés, le matériel d'abattage, et en particulier les haches, reste rare. Sans doute le feu était-il très utilisé pour les défrichements, pendant l'hiver ou à la fin de celui-ci. On obtenait ainsi des clairières où l'on pouvait planter les graines récoltées que l'on avait précieusement conservées à cette fin. A ce titre il faut noter que les vases de stockage ne servaient pas qu'aux réserves de nourriture mais également aux semences qu'il fallait impérativement protéger de l'humidité, des insectes et des rongeurs - d'abord peut-être aux semences. Au temps de l'Odyssée, c'est encore dans des outres en cuir que l'on transportait la farine³. La culture sur brûlis était la règle. Mais la nature devait très vite réclamer ses droits, les plantes adventices envahir les clairières... En outre les sols devaient s'épuiser rapidement, encourageant les populations à se déplacer. Il n'était pas question en effet d'installer des cultures loin des habitats. L'homme restait rare et les prédateurs de ses maigres récoltes abondaient - notamment lapins, cerfs et sangliers que l'on retrouve présents dans les restes de faune.

Le plus gros du travail était présenté par le défonçage. Les outils rudimentaires comptaient peut-être le pic en bois de cerf⁴ et la houe - simple branche épaisse recourbée, taillée et durcie au feu, parfois remplacée par une herminette en pierre polie⁵. Le vieux bâton à fouir hérité du Paléolithique - une sorte d'épieu à la pointe durcie au feu, lesté d'un bloc de pierre, techniquement très proche de ces "houes" - demeurait sans doute l'outil de base⁶. Attesté au Proche-Orient au IV^e millénaire BC par des données iconographiques et textuelles⁷, l'araire

¹ L. Bouby, V. Léa, Exploitation de la vesce commune (*Vicia sativa* L.) au Néolithique moyen dans le sud de la France, ds ScienceDirect, Comptes-Rendus Palevol, 5, 8 (décembre 2006), pp. 973-980, ici p. 976.

En ligne :

https://www.researchgate.net/profile/Laurent_Bouby/publication/248554337_Exploitation_de_la_vesce_commune_Vicia_sativa_L_au_Neolithique_moyen_dans_le_Sud_de_la_France/links/5a5c994e45851545027911af/Exploitation-de-la-vesce-commune-Vicia-sativa-L-au-Neolithique-moyen-dans-le-Sud-de-la-France.pdf

² Le terme de végéiculture employé dans ces pages désigne la pratique visant à favoriser la venue de plantes dans leur milieu naturel, sans qu'elles fussent semées. Il n'a bien sûr aucun rapport avec la récente "agriculture biologique végétalienne" qui tend de nos jours à accaparer sur la toile le champ sémantique du mot.

³ Homère, L'Odyssée, Chant II, vers 354-355 et 380, pp. 39 et 40 de la belle traduction de P. Jacottet, Paris, La Découverte/poche, 2004 (2017).

⁴ On en connaît un fragment daté du Néolithique moyen, retrouvé dans la Baume des enfers à Cheval-Blanc : J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, Tome 11, Paris, Klincksieck, 1974, p. 87.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

⁵ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, pp. 25-26.

⁶ Quoique datant un peu, voir par exemple D. Faucher, A propos de l'Araire, ds Pallas, 4, 1956. pp. 117-133, spécialement p. 121.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/palla_0031-0387_1956_num_4_3_936

⁷ H. Procopiou, G. Mouamar et F. Abbès, L'araire en Méditerranée orientale durant la protohistoire : de l'expérimentation à l'ethnographie participative en Tunisie, ds ArchéOrient - Le Blog, 28 janvier 2019, sans pagination.

En ligne : <https://archeorient.hypotheses.org/11526>

n'a atteint la région que beaucoup plus tard¹. On comprend que dans l'ensemble l'homme du Néolithique ancien ait apprécié les terres légères, plus faciles à travailler !

6.7.3. L'agriculture... pourquoi ?

En fait, si l'on se remémore la multitude des ressources naturelles, ce sont les raisons du développement de l'agriculture qui viennent à faire question.

Au tout début, les activités caractéristiques du Néolithique ont dû revêtir un caractère magique, ou quasi-magique, très important : favoriser ou maîtriser la venue des plantes, transformer la terre en pierre tout en lui donnant la forme que l'on veut, ou bien contrôler des animaux, n'étaient certainement pas des gestes anodins.

Les victimes des cannibales de Fontbrégoua étaient d'une origine étrangère à la région : en 1983, C. Bouville a indiqué que leurs caractéristiques physiques les apparentaient aux derniers Mésolithiques de Große Ofnet, dans le Jura souabe (Allemagne) davantage qu'aux Mésolithiques ou aux Cardiaux méditerranéens². Les "bracelets" qu'ils portaient, et qui étaient de facture régionale comme on l'a vu, indiqueraient cependant qu'ils étaient installés là depuis quelque temps, peut-être une ou deux générations - mais sans perdre l'intégrité de leurs caractéristiques physiques, donc sans se mélanger et se croiser avec les locaux. Or le phénomène néolithique avait été un peu plus précoce dans l'aire de la culture rubanée à

¹ Il demeure toutefois difficile de préciser quand. En effet les premiers araires ont probablement été intégralement fabriqués en bois, soc compris, et ne se sont donc pas conservés. Au Proche-Orient et en Méditerranée orientale, certains chercheurs ont proposé des dates précoces (VIe, Ve millénaires BC) en se fondant notamment sur des déformations osseuses de bovidés qui seraient liées à la traction animale (mais il y aurait aussi des planches à dépiquer ou *tribula*). Ce n'est qu'au IIIe millénaire, voire seulement au IIe millénaire que l'on trouve les premiers socs d'araire probables en basalte ou en calcaire (Proche-Orient, Crète) et à la fin de ce IIe millénaire les premiers socs en bronze (à Chypre).

Sur ce thème, voir H. Procopiou, G. Mouamar et F. Abbes, L'araire en Méditerranée orientale durant la protohistoire : de l'expérimentation à l'ethnographie participative en Tunisie, ds ArchéOrient - Le Blog, 28 janvier 2019, sans pagination.

Sur l'éventualité d'aires très anciens, voir :

P. Anderson, Premiers *Tribulums*, Premières Tractions Animales au Proche-Orient vers 8000-7500 BP ? ds P. Petrequin, R.-M. Arbogast, A.-M. Pétrequin, S. van Willigen, M. Bailly (dir.), De l'araire au chariot, Premières tractions animales en Europe occidentale du Néolithique à l'âge du Bronze moyen, Actes de la Table-ronde Internationale, Le Frasnois (Jura), 12-15 juin 2002, Paris, CNRS, 2006 (Premiers chariots, premiers araires, La diffusion de la traction animale en Europe pendant les IVe et IIIe millénaires avant notre ère), pp. 299-316.

En ligne :

https://www.academia.edu/4761224/Premiers_tribulums_premi%C3%A8res_tractions_animales_au_Proche-Orient_vers_8000-7500_BP_Patricia_C._Anderson?auto=download

V. Isaakidou, Ploughing with Cows, Knossos and the Secondary Products Revolution, Animals in the Neolithic of Britain and Europe, ds D. Serjeantson, D. Field (dir.), Animals in the Neolithic of Britain and Europe, Oxford, Oxbow Books, 2006, pp. 95-112.

En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/268797725_Ploughing_with_cows_Knossos_and_the_Secondary_Products_Revolution

Dans notre région, les premières données disponibles restent les figurations de labour attelé du Mont Bego, datées (assez arbitrairement) du Bronze ancien ou du Chalcolithique récent.

² C. Bouville, Les restes humains de la Baume Fontbrégoua à Salernes (Var) ds J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil, J.-L. Vernet (dir.), Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Actes du Colloque international du CNRS (Montpellier, 26-29 avril 1983, Paris, CNRS, 1987, pp. 501-505, ici § 33 de la version en ligne :

En ligne : <https://books.openedition.org/editions-cnrs/1124?lang=fr>

Il est presque certain aujourd'hui que le vieux débat opposant l'acculturation et le diffusionnisme était sans objet. Au sein d'un espace européen fort peu peuplé, les activités néolithiques ont pu se répandre par des contacts successifs, de saut de puce en saut de puce, aussi bien que par la migration de petits groupes.

laquelle appartenait le Jura souabe. Les activités néolithiques y étaient parvenues vers 5.500 BC en empruntant les vallées du Danube et du Rhin. Les cannibales de Fontbrégoua connaissaient la poterie, l'agriculture et l'élevage. Mais il n'est pas exclu qu'il en allât autrement lors de l'arrivée des migrants souabes et que depuis ce moment-là, en dépit de l'adoption des symboles de leurs pouvoirs, ils aient été considérés comme de dangereux magiciens, et tenus à l'écart - jusqu'à leur capture et leur élimination, ou celle de leurs descendants.

Au Moyen Age, et plus encore à l'époque moderne, on brûlait vives les sorcières après les avoir ignoblement torturées. Au Néolithique ancien on a bien pu les manger pour absorber - littéralement - leurs pouvoirs. A chaque époque ses horreurs. Meurtres rituels ou sacrifices humains¹, comme l'on veut : dans tous les cas les croyances religieuses servent souvent de prétexte aux pulsions les plus sinistres et les plus abjectes de l'homme. Dieu lave plus blanc... Quoi qu'il en soit les activités néolithiques devaient provoquer des réactions assez ambivalentes. Leur caractère magique pouvait susciter la crainte, sinon franchement la panique. Mais aussi l'envie éperdue de s'en rendre maître, d'acquérir la puissance dont elles étaient le signe évident, de dépasser les limites enfin que la nature semblait avoir assignées à l'homme.

Mais l'agriculture en particulier ? Pourquoi s'adonner aux défrichements, aux défonçages, aux piochages, aux sarclages, aux moissons - quand la nature, justement, était si prodigue ?

En premier lieu, bien sûr, on l'a vu plus haut, parce que la nature était prodigue. Au Paléolithique, jamais l'agriculture - ni probablement l'élevage, d'ailleurs - n'aurait eu la moindre chance de s'imposer, parce que les tentatives de mise en culture de certaines plantes n'auraient pas abouti, d'abord, et ensuite parce que toutes les ressources disponibles étaient mobilisées dans la survie du groupe. Pour que l'on pût garder quelques mesures de blé (pour le semer à la saison prochaine) ou se permettre d'essayer d'élever un animal, il fallait qu'il y en eût une grande abondance.

Ensuite aussi parce qu'au début l'agriculture, activité d'appoint encore très proche de la végéculture, n'a pas dû réclamer tellement d'efforts, ni imposer tellement de contraintes. Au demeurant la végéculture présentait elle-même des inconvénients. Parmi ceux-ci figure sans doute l'éparpillement des stations abritant les plantes que l'on souhaitait favoriser, qui devait imposer de constants déplacements. On peut également mentionner les risques liés aux prédateurs - sangliers, cerfs chevreuils, blaireaux ou lapins. Si les stations se trouvaient le long des sentiers parcourus quotidiennement, on peut leur adjoindre les animaux domestiques, en particulier moutons et chèvres, que l'on emmenait paître. Transporter et rassembler en un même endroit les plantes dont on souhaitait favoriser la venue a plus paraître de la sorte plus économique. Or, pour ce que l'on peut en deviner ou en conjecturer à présent, les sociétés mésolithiques paraissent avoir cherché à ménager aussi bien le temps que l'effort. On a vu que les débuts du Néolithique ont perpétué cette tendance à l'économie de temps et de moyens - par exemple en réparant, tant que c'était possible, tout aussi bien les outils en pierre polie ou en os que les objets de parure.

Mais il demeure que passer d'une clairière plus ou moins naturelle - où l'on avait rassemblé et cultivait quelques plantes choisies - à de vrais champs, fussent-ils relativement peu étendus, suppose une somme d'efforts, d'acceptations et de renoncements assez considérable. Cela

¹ Le passage de plusieurs dieux à un seul ne change apparemment rien à l'affaire. Si l'on se place en observateur vraiment extérieur, il semble difficile en effet sinon impossible d'établir une distinction arbitraire entre les sacrifices humains pratiqués par les Néolithiques, les Celtes ou les Aztèques d'une part et d'autre part les bûchers chrétiens, catholiques comme protestants, dont le but implicite ou déclaré - et même très clairement proclamé par Ernest de Bavière en 1608 qui était prince-évêque - était d'être agréable à Dieu. Pour la proclamation d'Ernest de Bavière, voir C. Arnould, Histoire de la sorcellerie, Paris, Tallandier (Texte), 2019, p. 330 : « ... l'extirpation du mal est un sacrifice agréable à Dieu et une nécessité pour la protection des créatures. »

pourrait expliquer pourquoi l'essor de l'agriculture a finalement été assez lent. On ne change pas aisément de coutumes et de mode de vie - et moins encore dans la préhistoire que de nos jours. Dans ce contexte il n'est pas exclu que la péjoration de 5.350 BC ait favorisé la mutation, notamment en rendant les cueillettes moins abondantes et plus aléatoires. L'agriculture balbutiante était également soumise aux caprices du temps, mais en tant que ressource d'appoint elle a pu prendre de l'importance.

Dans l'arrière-pays montagnoux en tout cas, plus difficile d'accès, plus fermé, l'adoption des activités néolithiques a été tardive, et sans doute relativement laborieuse. Probablement parce qu'il était facile pour des navigateurs d'atterrir et de s'installer sur un littoral encore peu peuplé, mais aussi parce que les échanges maritimes devaient déjà être passés dans les coutumes des communautés du littoral - et que celles-ci étaient à ce titre moins fermées - on a estimé qu'il n'avait fallu qu'un siècle au Cardial pour aller de Nice à Lisbonne, entre 5.500 et 5.400 avant notre ère¹. Mais il lui a fallu le double, et parfois plus, pour gagner la haute Provence à partir de la frange côtière.

On devine que l'acceptation des contraintes liées aux nouvelles activités a dû se faire progressivement, selon un processus évolutif au demeurant assez simple : on pourrait tenter de l'esquisser en quelques lignes. Au départ, des activités nouvelles porteuses d'avantages potentiels (ou perçus comme tels) apparaissent dans une société ancrée dans ses coutumes. Cela crée un besoin - qui à ce stade peut être contrarié par les efforts physiques nécessaires à l'obtention des avantages attendus. Cependant, ce cap franchi, une fois que les activités nouvelles sont acceptées et passées dans les modes de vie coutumiers, les efforts physiques requis cessent de faire question. Une nouvelle plate-forme coutumière se définit ainsi, sur laquelle se construisent d'autres besoins - quand apparaissent d'autres avantages potentiels liés à de nouvelles activités ou à une extension des activités précédemment acquises. On a là une sorte de mécanisme à cliquets, où le retour en arrière offre plus de résistances et suppose plus d'efforts (de distanciation vis-à-vis des coutumes, cette fois-ci) que le glissement vers l'avant. Cette difficulté de distanciation, de rupture par rapport au mode de vie coutumier, reste primordiale. Elle s'oppose à un retour en arrière tout autant qu'elle constitue un frein important, au début du processus, à l'adoption d'une nouvelle activité (avec les contraintes et les efforts physiques réclamés par celle-ci).

C'est ainsi que le passage des derniers Paléolithiques à un mode de vie mésolithique pourrait paraître relativement simple - davantage que celui des Mésolithiques au mode de vie néolithique. Par rapport aux dures conditions de vie glaciaires ou immédiatement post-glaciaires, les efforts physiques requis par une vie de cueilleurs-chasseurs nomades semblent bien moindres. Mais l'environnement devait servir de cadre à tout un ensemble de références culturelles - mythes et légendes formant l'historicité des groupes humains. L'abandon de ces références - auxquelles les modes de vie coutumiers donnaient force de loi pendant de longs millénaires entre chaque interglaciaire - a donc très certainement représenté un effort gigantesque à la fin de la glaciation würmienne. Il aura fallu des transformations environnementales extrêmement fortes, celles du retour de la grande forêt tempérée, pour provoquer ce changement-là. Que ce soit lors du Grand Réchauffement (au début de l'interstade de Bölling-Alleröd, vers 12.800/12.700 BC) ou encore au début du Préboréal (9.600 BC, second Grand Réchauffement) les modifications ont été très rapides et de très

¹ G. Marchand, C. Manen. Le rôle du Néolithique ancien méditerranéen dans la néolithisation de l'Europe atlantique, ds P. Fouéré, C. Chevillot, P. Courtaud, O. Ferullo, C. Leroyer (dir.), Paysages et peuplements, Aspects culturels et chronologiques en France méridionale, Actualité de la recherche, Actes des 6^{èmes} rencontres Méridionales de Préhistoire récente, Colloque Néolithique de Périgueux, 14-16 octobre 2004, Périgueux, ADRAHP- PSO, 2006, p. 213-232, ici p. 215.

En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00721067>

grande ampleur¹... Quand on veut les quantifier, on parle souvent d'une augmentation des températures de 6° à 7° C en un demi-siècle - en gros trois espaces intergénérationnels - au Préboréal, et même davantage (peut-être encore 1° ou 2° C de plus) pour le premier Grand Réchauffement de l'interstade de Bölling-Alleröd. Même si elles constituaient indéniablement une amélioration des conditions naturelles, on peut considérer qu'elles ont dû être vécues par les Préhistoriques comme une dramatique perte de repères, un véritable dépouillement - et sans doute, au départ, pour ces trois générations au moins, un énorme stress.

L'accident climatique de 5.350 BC a pu donner un coup de pouce au développement de l'agriculture dans notre arrière-pays, après son adoption fondée sur les critères de facilité évoqués ci-dessus. Mais il a représenté un bouleversement bien moins conséquent que les Grands Réchauffements de Bölling-Alleröd et du Préboréal. L'adaptation a certainement été moins rude car elle n'a pas requis de changements radicaux des modes de vie. Toutefois, la pratique de la cueillette étant devenue moins rentable, nécessitant plus d'efforts, il a pu paraître naturel que ceux-ci fussent également importants dans l'agriculture balbutiante (qui devait apparaître alors comme son activité complémentaire). Peut-être même, pendant un temps, les efforts et contraintes de la mise en culture (défrichements, entretien des champs) ont-ils paru offrir un avantage.

Ensuite, les conditions ont à nouveau changé, et les efforts requis ont augmenté - notamment pour désherber, sarcler, biner, car avec le retour à des conditions plus favorables les adventices, les "mauvaises herbes", ont dû proliférer. Seulement l'agriculture était alors passée dans les modes de vie coutumiers. On peut donc présumer que sa remise en cause devait être très difficile. Comme on l'a vu plus haut, les activités néolithiques (élevage, agriculture, poterie) étaient sans doute assorties d'une dimension magique importante. Celle-ci a dû très vite fortement imprégner les mythes, les légendes et les croyances des populations néolithiques, donnant encore plus de poids à ces activités.

Parce qu'elle changeait visuellement l'apparence de l'environnement, même très ponctuellement, de manière très localisée, l'agriculture, plus encore que l'élevage - et bien plus que la poterie - a pu faire naître et nourrir l'espoir et l'envie puissante de dépasser les bornes que la Nature paraissait avoir assignées à l'homme.

De fait, les limites de toute communauté humaine lui sont dictées par les ressources de son territoire rapportées aux moyens techniques dont elle dispose pour mettre celles-ci en valeur. Et pour une partie importante de l'humanité² toute communauté tend assez naturellement, à se rapprocher de ces limites, puis à essayer de les outrepasser. C'est même là l'un des moteurs

¹L. Deschodt, Variations d'humidité et peuplement du marais de Dourges au Tardiglaciaire, ds J.-F. Berger (dir.), Des climats et des hommes, Paris, La Découverte, 2012, pp. 157-169, ici fig. 1 p. 160.

F. Grousset, Les changements abrupts du climat depuis 60 000 ans, ds Quaternaire, 12, 4, 2001. pp. 203-211, ici p. 204.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/quate_1142-2904_2001_num_12_4_1693

On est là bien loin des calculs (effectués à partir des dépôts de foraminifères) selon lesquels le changement actuel serait le plus important depuis 100 millions d'années, comme rapporté par Sciences et Avenir (avec AFP), Un réchauffement inédit depuis 100 millions d'années, ds Sciences et Avenir en ligne, le 30.10.2017.

En ligne : https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/paleontologie/un-rechauffement-inedit-depuis-100-millions-d-annees_117882

Article de référence pour l'article de Sciences et Avenir : S. Bernard, D. Daval, P. Ackerer, S. Pont, A. Meibom, Burial-induced oxygen-isotope re-equilibration of fossil foraminifera explains ocean paleotemperature paradoxes, ds Nature Communications, 8, 2017, article n° 1134.

En ligne : <https://www.nature.com/articles/s41467-017-01225-9>

Il n'est donc pas inutile de rappeler que la réalité du Grand Réchauffement (ou des Grands Réchauffements) ressort de données plurielles - notamment dendrologiques et paléontologiques (faunistiques et botaniques) - dont il est difficile sinon impossible de contester la valeur et de sous-estimer la portée au profit du changement climatique actuel.

² Dans le passé, au moins l'Europe, l'Asie, ainsi qu'une partie de l'Afrique et de l'Amérique du Sud...

du progrès, tel que l'homme occidental l'entend depuis des siècles : non pas vivre mieux (comme on pourrait s'y attendre, et y prétendre) mais tout simplement parvenir à faire vivre, dans des conditions souvent très précaires pour l'immense majorité d'entre eux, le plus grand nombre d'hommes possible sur un territoire donné.

A l'origine il semble évident que ce comportement a dû prendre force dans une mortalité très importante, spécialement infantile. Toute naissance devait donc paraître indispensable à une communauté parce qu'elle constituait une promesse de survie pour celle-ci - fût-ce une promesse chargée de beaucoup d'incertitudes.

Au-delà cependant de l'instinct animal d'assurer la survie de l'espèce, et d'abord celle de la communauté dans laquelle il vit, il y a peut-être, en chaque humain, et de tout temps, la dérisoire tentative d'exorciser à travers cette survie sa propre peur de disparaître - l'épouvantable réalité que le monde un jour continue d'exister sans lui, qui n'existera plus... On rejoint ici l'un des principaux ressorts des religions. Il ne faut donc pas s'étonner si les doctrines natalistes ont d'abord été imprégnées de préceptes religieux : la plupart des religions (et en particulier les trois grandes religions monothéistes) ont enjoint aux hommes de croître et de se multiplier. Ce n'est donc pas par hasard que le comportement malthusien en matière de démographie a été massivement rejeté par un XIXe siècle chrétien et bien-pensant, ni qu'on l'ait dévalué en le caricaturant - en leurs temps manichéisme et darwinisme ont subi le même sort...

Au demeurant d'autres considérations, d'autres stratégies, sont venues consolider cette attitude. Politiques d'abord : pendant longtemps la puissance démographique procurait la puissance militaire. Economiques et financières, ensuite, depuis le dernier quart du XXe siècle : théoriquement la croissance démographique doit nourrir la croissance économique, laquelle autorise un recours toujours plus grand à la dette dont elle promet de rembourser les intérêts (à défaut du principal).

Peu importe si ces idées se sont révélées fausses ou ineptes parce qu'elles avaient, sans doute (comme la célèbre ligne Maginot ou les missiles du plateau d'Albion) une longueur de retard, et qu'elles ignoraient trop certaines réalités¹. Elles n'ont jamais été remises en question. Sans doute cela requerrait-il trop d'efforts de réflexion - et surtout, de distanciation²...

C'est qu'au-delà encore de la religion la pensée coutumière dispose d'autres ressorts en matière de natalisme. C'est le cas notamment du suprémacisme blanc (plus ou moins ouvertement exprimé et assumé dans la crainte de voir la "race" blanche submergée ou diluée) ou encore, à la fin du XXe siècle, de l'émergence d'un courant très puissant de bien-pensance, de poses "politiquement correctes" tout aussi restrictives (et hypocrites) que les vieilles attitudes dévotes.

Parvenus enfin au XXIe siècle il faut bien observer que ses débuts, marqués par le développement de la peur et le recours à l'illusion d'Etats sécuritaires (avec le risque majeur et très probable qu'ils évoluent rapidement vers des Etats totalitaires)³ ne semblent pas devoir

¹ Notamment la prolifération des armes totales ou le chômage, selon le niveau (stratégique ou économique) où l'on veut se placer...

² En premier lieu, cela remettrait en question la compétence des politiques qui les ont imaginées et les mettent en œuvre au nom de la raison - leur raison de dirigeants.

³ Il ne faut jamais oublier dans le débat où l'on veut opposer sécurité et liberté que même dans les états totalitaires la sécurité n'est pas garantie - il peut y avoir des attentats - alors même que l'insécurité d'Etat, l'insécurité créée et entretenue par l'Etat avec ses *Stasi* (quels que soient leurs noms), y est la règle, en premier lieu pour que ces systèmes perdurent. Il ne faut pas oublier que le mot *Stasi*, de sinistre mémoire, était l'abréviation de Ministère de la Sécurité d'Etat (*Ministerium für Staatssicherheit*).

Il y a aujourd'hui une tendance pernicieuse à accorder aux systèmes totalitaires des vertus que n'auraient pas la démocratie. Mais c'est seulement le signe que la démocratie n'est pas assez forte, le signe que nos démocraties, affaiblies par les ambitions de quelques-uns, ne laissent pas assez la parole aux peuples. L'époque s'y prête pourtant. La technologie (notamment celle du *loto sportif*) pourrait aisément autoriser une démocratie directe. Il

encourager la liberté face aux dogmes - ni la liberté la plus simple et la plus élémentaire, d'ailleurs, l'état de droit lui-même ayant été remis en question jusque par ceux qui le revendiquent le plus fort¹. Plus que jamais la réalité semble absente des débats et camouflée derrière des principes, des idées, des théories, des calculs aussi, toutes constructions mentales servant le plus souvent l'ego et l'ambition de quelques-uns qui s'autoproclament élites (avec la complicité des médias) et entendent bien qu'on les traite ainsi²...

Pour une majorité de l'humanité en tout cas, le mot d'ordre a été de conquérir l'espace, de le peupler, à n'importe quel prix, et jusqu'à la saturation... à défaut d'imaginer, de pouvoir, ou de vouloir, selon les époques, planifier et réguler volontairement la population, jusqu'à accepter ou préférer ne le faire que dans le crime collectif ou dans la honte - la guerre, l'exposition des nouveau-nés à Rome, ou l'avortement clandestin, par exemple³.

Il semble pourtant parfaitement improbable que les propriétés abortives de certaines "herbes" assimilables à la pilule du lendemain (voire à la pilule ordinaire en prise régulière) de même que les doses auxquelles on pouvait les administrer, pussent avoir été ignorées par des populations qui recouraient traditionnellement aux plantes pour se soigner - et ce depuis le paléolithique moyen au moins : A El Sidron, en Espagne, un Néandertalien souffrant d'un abcès dentaire consommait des bourgeons de peuplier, source d'acide salicylique, antiseptique et fébrifuge naturel, ainsi que des moisissures du genre *Penicillium*⁴. L'usage de la pénicilline

suffirait que l'on favorise la connaissance de ses grands principes, et des espaces politiques à dimension de l'individu (calqués sur nos anciens cantons) où l'expérience et la réflexion trouveraient à prendre corps.

¹ A l'aube du XXI^e siècle, il n'y a pas si longtemps, qui aurait cru que l'état d'urgence instauré en novembre 2015 - après avoir été maintenu pendant des mois, contre toute raison puisqu'il y avait encore eu l'horreur de Nice le 14 juillet 2016 - passerait en octobre 2017 dans le droit commun ?

Qui aurait cru que l'on verrait le 6 décembre 2018 plus de 150 collégiens et lycéens agenouillés, mains sur la tête, tenus en "respect" par des policiers équipés de matraques, de casques et de boucliers ?

Qui aurait cru qu'un chef de service de neurochirurgie en CHRU (à Besançon) en viendrait à lancer en janvier 2019 une pétition contre l'usage des lanceurs de balles de défense (LBD) et des grenades de désencerclement parce que la gravité des blessures et le nombre des victimes l'avaient alertés ? Que la France ferait l'objet en mars 2019 d'un questionnement de l'ONU sur les violences étatiques ?

Qui aurait cru que l'on verrait le 28 juin 2019 des manifestants, pacifistes et non-violents, assis par terre, se faire asperger de gaz lacrymogènes à bout portant par les "forces de l'ordre" - mais de quel ordre ?

Et surtout qui aurait cru, à l'aube du XXI^e siècle, en 2002 par exemple, que quinze ans plus tard la majorité de la population trouverait apparemment tout cela normal ?

² Pourtant ainsi que l'a fait remarquer l'écrivain islandais J. Kalman-Stefánsson, « *l'homme étant d'une nature cruelle, nous devons nous garder d'admirer ceux qui s'élèvent au plus haut tant que nous ignorons ce sur quoi ils se tiennent, leurs propres jambes ou la vie des autres.* » : J. Kalman-Stefánsson, *Le cœur de l'homme*, Paris, Folio-Gallimard, 2014, p. 183.

³ A Rome, les nouveau-nés indésirables étaient "exposés", c'est-à-dire abandonnés dans la rue où ils trouvaient rapidement la mort, à moins qu'ils fussent "recueillis" par des mendiants qui les mutilaient pour les faire travailler pour eux - ou par des proxénètes.

Sur la contraception, à Rome encore, on peut se reporter à V. Girod, *Les femmes et le sexe dans la Rome antique*, Paris, Tallandier, 2013, pp. 121 et s., en particulier pp. 124 et s.

⁴ L. S. Weyrich, S. Duchene, J. Soubrier, L. Arriola, B. Llamas, J. Breen, A.G. Morris, K. W. Alt, D. Caramelli, V. Dresely, M. Farrell, A. G. Farrell, M. Francken, N. Gully, W. Haak, K. Hardy, K. Harvati, P. Held, E. C. Holmes, J. Kaidonis, C. Lalueza-Fox, M. de la Rasilla, A. Rosas, P. Semal, A. Soltysiak, G. Townsend, D. Usai, J. Wahl, D. H. Huson, K. Dobney, A. Cooper, Neanderthal behaviour, diet, and disease inferred from ancient DNA in dental calculus, ds *Nature*, 544, 20 avril 2017, pp. 357-361.

En ligne : <https://www.nature.com/articles/nature21674>

Compte-rendu en anglais : C. Barras, Neanderthals may have medicated with penicillin and painkillers, ds *New Scientist*, 8 mars 2017, n°3116.

En ligne : <https://www.newscientist.com/article/2123669-neanderthals-may-have-medicated-with-penicillin-and-painkillers/>

Compte-rendu en français : Sciences et Avenir avec AFP, Mal aux dents, Neandertal prenait de l'aspirine, ds *Science et Avenir*, 09.03.2017, en ligne : https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/neandertal-pratiquait-l-automedication-avec-aspirine_111148

n'ayant été redécouvert qu'en 1928, on peut considérer que les Néandertaliens avaient une très bonne connaissance des moyens de se soigner par les plantes (cette connaissance incluant les moisissures et probablement les autres champignons ainsi que les lichens)¹. Or il n'y a pas lieu d'imaginer que les Mésolithiques, très proches de leur environnement, aient été moins savants. On ignore tout cependant de la structure sociale des sociétés mésolithiques. Rien ne permet d'exclure qu'elle fût matriarcale, comme d'autres sociétés archaïques, ou qu'elle mêlât plus subtilement patriarcat et matriarcat². En ce sens, il faut rappeler qu'au Paléolithique supérieur les femmes étaient sans doute majoritairement impliquées dans l'ornementation des grottes - ce qui semble indiquer (s'il faut bien lier celles-ci à une forme de spiritualité) qu'elles occupaient majoritairement les fonctions de chamanes. Bien que ce ne soit pas, là encore, une règle intangible dans les matriarcats, les sociétés "primitives" pouvaient donc être plus soucieuses de la santé des femmes, et plus encline à leur accorder la liberté de procréer à leur gré. Ce n'est certainement pas un hasard si dans la vague de procès de sorcellerie qui a empoisonné les XVI^e et XVII^e siècles à travers toute l'Europe, les femmes ont été si majoritairement visées³. Il y avait probablement là un effet du rôle de bouc émissaire dévolu à la femme depuis la fable du serpent tentateur de la Bible, mais pas seulement : c'étaient souvent - quoique pas majoritairement selon B. Levack⁴ - des guérisseuses qui pratiquaient la "magie blanche" en usant de "recettes de bonne femme"⁵ au nom assez explicite.

Pour le moment, on ne sait rien d'un éventuel contrôle des naissances à cette époque, mais dans l'Antiquité romaine, aux côtés d'une panoplie de recettes toutes plus saugrenues les unes que les autres, il semble évident qu'une tranche au moins de la population avait accès à des techniques contraceptives efficaces. Dans une étude récente, absolument passionnante, V. Girod a souligné le cas d'Agrippine la Jeune, ou même d'Octavie, la propre sœur d'Auguste - qui a pourtant édicté des lois natalistes en 18, et encore en 9 avant notre ère⁶. Il s'agissait toutefois avec Agrippine, comme avec Octavie, d'une partie de la population qui se plaçait au-dessus des principes, et des lois. Ceux qui décident sont bien sûr rarement ceux qui font les frais de leurs décisions. Mais à travers l'exemple des lois d'Auguste se dessine clairement la tentation pour des chefs, qu'ils fussent religieux ou laïques, de disposer de plus en plus de sujets en encourageant la procréation.

Egalement R. Mulot, Nos ancêtres les flexitariens, ds Sciences et Avenir, n° 851, janvier 2018, pp. 52-55, ici p. 53.

¹ Sur les capacités médicinales des champignons, on peut consulter Ying Jianzhe, Mao Xiaolan, Ma Qiming, Zong Yichen, Wen Huaan, Icons of medicinal fungi from China, Beijing/Pékin, Science Press, 1989 (la plupart des champignons et lichens d'Asie sont présents en Europe). - R. Rogers, The fungal Pharmacy, The Compleat Guide to Medicinal Mushrooms and Lichens of North America, Berkeley, North Atlantic Books, 2011 (la plupart des champignons et lichens d'Amérique du Nord sont également présents en Europe).

² P. Clastres détaille ainsi certaines sociétés amérindiennes où à côté de "chefs" (sans pouvoir politique, mais seul à pouvoir avoir plusieurs femmes) chaque femme avait plusieurs hommes - qu'elle pouvait répudier, ce qui lui donnait un pouvoir bien réel sur ceux-ci.

Tandis que dans d'autres sociétés hommes et femmes peuvent chasser, là ce sont les hommes seuls qui avaient cette prérogative (associée à l'arc dont ils sont porteurs) - mais un tabou les forçait à partager le produit de leur chasse qu'ils ne pouvaient eux-mêmes consommer.

P. Clastres, La Société contre l'Etat, Paris, Les Editions de Minuit, 1974 (2011), p. 100-104 et p. 98.

Quand on parle de sociétés archaïques, il faut donc se garder d'un schéma limitatif, trop ethno- et chrono-centré, mais toujours garder à l'esprit que toutes les options sont possibles...

³ C. Arnould, Histoire de la sorcellerie, Paris, Tallandier (Texte), 2019, p. 285. Pour l'origine de ces "sorcières", voir pp. 254, 261-266. Pour le nombre de victimes ici ou là, voir notamment pp. 325-326, 366...

B. Levack, La grande chasse aux sorcières en Europe au début des Temps Modernes, Seyssel, Champ Vallon, 1991, pp. 32, 34-35 pour le nombre de victimes.

⁴ B. Levack, La grande chasse aux sorcières en Europe au début des Temps Modernes, pp. 19-20, 23 et 25.

⁵ C. Arnould, Histoire de la sorcellerie, p. 172.

⁶ V. Girod, Les femmes et le sexe dans la Rome antique, Paris, Tallandier, 2013, pp. 210-211.

Au Néolithique ancien, on était bien loin de ces considérations politiciennes. Les nouvelles activités qu'il s'était appropriées ont permis à l'homme, sinon déjà de se fixer, de se sédentariser, tout au moins de réduire sensiblement le territoire dans lequel il devait se déplacer. C'est-à-dire, déjà, de pouvoir peupler davantage le monde, de s'y agripper plus fermement. Et cet enjeu-là pouvait sembler valoir largement les efforts qu'il était susceptible de réclamer - surtout dès lors que les nouvelles activités, acquises à un niveau peu dispendieux en temps comme en moyens, étaient passées dans le mode de vie coutumier et ne faisaient plus question.

Il semble assez évident que le rapport de l'homme à son environnement a dû se modifier profondément. Au Mésolithique les hommes, que l'on a comparés plus haut aux Bochimans d'Afrique australe, étaient des chasseurs-cueilleurs accomplis - et même sans doute comme on l'a vu des cueilleurs-chasseurs. Au Néolithique ancien, pour survivre, l'homme ne devait plus simplement se fondre dans la Nature pour en tirer sa subsistance. Il pouvait aussi la vaincre - ou tout au moins, s'en donner l'illusion... Mais il fallait se battre pour cela. Prédateur dans son environnement jusqu'au Mésolithique, il s'est devenu au Néolithique compétiteur et déjà dans l'essence destructeur¹ de celui-ci.

Pour autant, est-ce à dire déjà qu'au Néolithique ancien « *la nature va son chemin qui n'est pas le nôtre* »² ? Peut-on envisager une opposition de principe entre l'homme, qui aurait voulu consciemment s'en distancier, et son environnement ? Ce serait aller bien loin. Mais simplement parce qu'il défrichait, qu'il luttait contre les adventices, la place que l'homme s'accordait dans la nature a dû changer. Dans une certaine mesure, il s'en est au moins probablement dissocié. Mais sa position en son sein restait fragile, et incertaine. Le besoin de s'étendre, de s'accroître numériquement, pour mieux parvenir à s'imposer, pouvait donc paraître indispensable. Il ne s'agissait plus de maintenir en vie une petite communauté d'humains au sein d'un environnement hostile, comme pendant les séquences glaciaires, mais de lui permettre de modifier celui-ci, de "l'humaniser", fût-ce très ponctuellement. Derrière les efforts que les Néolithiques ont dû consentir pour y parvenir (l'acceptation de conditions de vie bien plus pénibles que celles de leurs devanciers mésolithiques) il y avait sans doute, déjà, une certaine vision du monde. Celle-ci devait recouvrir un rêve de puissance et de domination, très probablement sublimé dès le début par un sentiment métaphysique, une forme de religiosité puisant ses racines dans la magie³. Bien plus efficacement que les idéologies politiques - encore fort loin alors - il n'y a semble-t-il en effet que le sentiment religieux qui puisse instaurer de manière quasi-imprescriptible des interdits susceptibles de contrarier et de vaincre l'aspiration de l'homme à vivre dans les meilleures conditions qu'il puisse se donner... et ce sentiment est pour sa part très ancien, puisqu'on peut le faire remonter comme on l'a vu aux Anténéandertaliens.

Cela nous renvoie indirectement à Fontbrégoua. Sans que l'on puisse y établir un lien avec la conquête du sol, la religiosité y était présente : on a vu que l'on avait détruit les "bracelets" des victimes, pourtant de grande valeur et laborieusement réparés dans d'autres circonstances.

¹ Pour reprendre les mots (prédateur, destructeur) de V. Munier dans un très beau vidéo-documentaire : P.-A. Hiroz, B. Aymon, Vincent Munier, Eternel émerveillé, ds Passe-moi les jumelles, 8 novembre 2019, Radio-Télévision Suisse (RTS) 2019, à 48'14".

En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=IUIQRMeYFqM>

Aussi : <https://pages.rts.ch/emissions/passe-moi-les-jumelles/10731100-vincent-munier-eternel-emerveille.html> (à 51'40").

² P. Valéry, Eros, ds Cahiers, II, Paris, NRF-Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1974, p. 471 (1923).

³ Sur les relations entre la nature et l'homme, la métaphysique dans ces rapports, métaphysique et religion (face à la mort), et même chamanisme, on peut lire S. Chanvallon, Anthropologie des relations de l'Homme à la Nature : la Nature vécue entre peur destructrice et communion intime, Social Anthropology and Ethnology, Thèse, Université de Rennes 2, Université Européenne de Bretagne, 2009, notamment pp. 64, 66, 94.

En ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00458244v2>

Mais pour autant, on n'avait peut-être pas encore conçu un système de croyance à l'échelle de l'humain considéré dans son ensemble. On raisonnait sans doute encore au niveau de la communauté, tribu ou clan - comme le font encore d'ailleurs les nationalistes ou les suprémacistes (et racistes) de tout poil, et de toute couleur. Le monde alors était encore relativement vide. Le petit nombre de sites attribués aux six ou sept siècles du Néolithique ancien en témoigne. Il pouvait y avoir des frictions entre communautés, voire des tueries (comme à Fontbrégoua) mais il n'y avait probablement pas de conflits territoriaux. Dans la région ceux-ci ne sont attestés qu'au Néolithique final, par de vastes massacres ou "couches de guerre" dont on retrouve la trace dans les grands hypogées de l'époque. Il est donc assez vraisemblable qu'au Néolithique ancien, si l'on avait pensé le groupe (et son accroissement) au niveau de l'espèce - et si l'on avait déjà établi corollairement le principe général d'une opposition entre l'homme et son environnement - on n'eût certainement pas tué et mangé les malheureux adolescents ou jeunes femmes de Fontbrégoua. On les aurait plutôt réduits en esclavage, à moins d'envisager encore, comme on l'a fait plus haut, qu'ils eussent été considérés comme détenteurs d'une magie très puissante, susceptible de se révéler dangereusement dominatrice. Mais on n'a pas fait que les tuer, on n'a pas seulement éradiqué cette magie. On les a mangés, pour se l'approprier...

Très concrètement en tout cas, à l'échelle des petites communautés du Néolithique ancien, il existait déjà une opposition entre l'homme et la nature. Même si le premier se concevait probablement plus en termes de clan que d'espèce, aucun autre animal n'avait envisagé de modifier et d'assujettir une partie de son environnement - au-delà bien sûr de l'aménagement d'une tanière, de la construction d'un terrier ou d'un nid. Aucune espèce n'avait tenté de produire une partie des ressources nécessaires à sa survie.

Sept mille ans plus tard, l'humain est parvenu, en s'accroissant sans cesse, et au-delà de toute espérance, à modifier son environnement - au point de pouvoir le détruire à grande échelle, sinon en totalité avec les armes insanes qu'il a multipliées. Au-delà de toute espérance... Il ne faudrait pas que l'on en vînt à écrire « *vous qui naissez, oubliez toute espérance* »¹. Comme le disait le glorieux Achille visité par Ulysse, « *rien, pour moi, ne vaut la vie* »² - mais encore faut-il que celle-ci soit possible, et qu'elle offre en outre certaines qualités, notamment en termes de dignité de l'humain...

Est-ce à dire enfin que depuis sept mille ans l'homme est vraiment à part des grands équilibres naturels en permanente redéfinition ? Cela pourrait certes fournir un argument (spécieux) à ceux qui combinent à présent, sans crainte et sans état d'âme, de détruire plus ou moins complètement et définitivement ceux-ci, ici ou là sur la planète. L'avidité, la cupidité et la soif de pouvoir sont devenus au fil des siècles des moteurs de plus en plus puissants chez l'humain, et en particulier - faut-il s'en étonner ? - parmi les dirigeants qu'il s'est donnés ou qu'il a acceptés. Mais ces élites n'ont pas résolu le vieux problème. Sur Terre, tout est interdépendant, et pour vivre l'être humain a besoin de manger, de boire et aussi de respirer des substances que son organisme accepte et assimile correctement - sinon ce sont des poisons. Et ce n'est certes pas en codifiant leur nom, en taxant leur production ou leur émission pour paraître les contrôler, qu'on les rend inoffensives - et encore moins lorsque le produit des taxes perçues est affecté majoritairement à des objets fort éloignés de leur prétexte, et ne sert ainsi en rien à les limiter...

¹ Dante, Divine comédie, Enfer, Chant III, vers 9 : « *Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate* » - *Vous qui entrez, oubliez toute espérance* (inscription au-dessus de la porte de l'Enfer).

En ligne (p. 213) :

https://www.liberliber.it/mediateca/libri/e/emiliani_giudici/dante_la_divina_commedia/pdf/emiliani_giudici_dante_la_divina_commedia.pdf

² Homère, L'Iliade, traduction E. Lasserre, Paris, Garnier Flammarion (poche), 1965, Chant IX, vers 401 (p. 158).

C'est un truisme d'affirmer que l'on ne scie pas la branche sur laquelle on est assis, et tout le monde en convient. Mais ce sont les racines que l'on coupe à présent. C'est moins visible, plus sournois - mais, aussi, plus définitif.

Au Néolithique ancien, l'homme n'avait pas le pouvoir de bouleverser radicalement l'évolution de l'écosystème qui l'entourait. Tout au plus pouvait-il, très localement, très ponctuellement, imprimer sa marque dans celui-ci. Et encore... Au vu des données recueillies on hésite souvent entre un léger changement des grands facteurs environnementaux et l'action de l'homme - et celle-ci toujours alors cantonnée aux environs d'un habitat. L'ivresse de sa puissance et sa vanité démesurée, l'avidité et la cupidité n'avaient en tout cas pas encore fait vaciller le bon sens d'*Homo (sapiens) sapiens*. Et sans doute alors méritait-il un peu plus ce nom, qu'il s'est lui-même attribué bien plus tard, en toute modestie et contre toute évidence - deux fois raisonnable, ou deux fois sage¹...

Au fur et à mesure pourtant que les populations s'accroissaient, que leur espace de prédation se trouvait de plus en plus réduit quand il eût fallu qu'il s'agrandît - comme autour de 5.350 BC - l'homme a dû consentir de plus en plus d'efforts pour se procurer à manger, subsister, survivre... Pour cela, il a dû modifier inconsciemment l'un des termes de l'équation de base définissant les limites de toute communauté humaine - s'adapter, donc. Et faute de pouvoir disposer de plus de moyens techniques, faute de pouvoir ou de vouloir gérer leur population, il leur a tout simplement fallu travailler plus dur. Défricher, piocher, sarcler...

Sept mille ans plus tard, tous les paramètres indispensables à sa survie semblent dépendre d'activités humaines - la technique, la technologie, ou encore la logistique en ce qui concerne les approvisionnements indispensables à sa survie... L'homme peut donc rêver qu'il s'est définitivement libéré de son environnement. C'est une erreur, bien sûr. Il n'a fait que se fabriquer un nouvel environnement, plus artificiel. Et alors qu'il se veut de plus en plus individualiste, il est de plus en plus incapable, seul, de subvenir à ses besoins. En cherchant à se couper de la nature, il n'a donc fait que changer ses chaînes. Immérgé dans sa vie, parfois sa survie car le monde moderne n'est pas généreux pour tous, il ne les perçoit pas toujours clairement. Il ne se rend pas toujours compte, non plus, qu'elles le placent entre les mains d'autres hommes dont les enjeux lui échappent, le plus souvent. Mais les chaînes sont bien là, derrière le confort, et elles rendent sa survie encore plus aléatoire que la nécessité de défricher, de piocher et de sarcler pour satisfaire ses besoins alimentaires. Qu'advierait-il demain si les supermarchés n'étaient plus approvisionnés ?

De plus en plus évolué, l'homme apparaît ainsi de plus en plus fragile - un peu comme les premiers grands animaux à sang chaud, à métabolisme élevé, qui jadis ont conquis le monde... avant de s'éteindre, tandis que d'autres formes de vie leur survivaient, plus faibles, moins adaptées et par conséquent plus opportunistes (quand bien même elles possédaient elles aussi la thermorégulation).

Souvent oublieux des leçons du passé, *Homo sapiens sapiens* n'a toujours pas médité cette autre phrase de P. Valéry : « *Il faut rappeler aux nations croissantes qu'il n'y a point d'arbre dans la nature qui, placé dans les meilleures conditions de lumière, de sol et de terrain, puisse grandir et s'élargir indéfiniment* »².

¹ Pour cette définition, voir par exemple en ligne : <https://www.grand-dictionnaire-latin.com/dictionnaire-latin-francais.php?parola=sapiens>

Il est vrai qu'on a récemment supprimé l'un de ces *sapiens*, ce qui justifie la parenthèse utilisée, mais c'était pour mieux distinguer *Homo (sapiens) sapiens* de Néandertal (jadis *Homo sapiens neanderthalensis*, aujourd'hui simplement *Homo neanderthalensis*) promu au rang d'espèce au lieu de simple de branche des hommes modernes - ce qui en même temps ressemble encore à une façon de lui dénier l'appartenance à ce groupe... raison pour laquelle dans ces pages on trouve souvent (*sapiens) sapiens* et (*sapiens) neanderthalensis*.

² P. Valéry, Œuvres, tome II, Paris, NRF-Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1977, p. 934 (Regards sur le monde actuel, Notes sur la grandeur et la décadence de l'Europe, initialement publiées dans la Revue des Vivants, mars 1927).

Table des matières du chapitre 6

CHAP. 6 : LE NÉOLITHIQUE ANCIEN.....	1
6.1. LE CADRE GÉNÉRAL, LES CULTURES EN PRÉSENCE.....	1
6.2. LES SITES DU NÉOLITHIQUE ANCIEN.	6
6.3. LA POTERIE DU NÉOLITHIQUE ANCIEN.....	10
6.4. L'INDUSTRIE : LA PREMIÈRE PIERRE POLIE... À CÔTÉ DES SILEX TAILLÉS.	15
6.4.1. La pierre polie.....	15
6.4.2. La pierre taillée.	16
6.4.3. L'os.	18
6.5. SOUCIS ESTHÉTIQUES ET / OU RELIGIEUX : LA PARURE AU NÉOLITHIQUE ANCIEN.....	18
6.6. ÉLEVAGE ET CHASSE AU NÉOLITHIQUE ANCIEN.	20
6.7. CUEILLETTE ET AGRICULTURE AU NÉOLITHIQUE ANCIEN.....	23
6.7.1. La cueillette.	23
6.7.2. Les débuts de l'agriculture.	24
6.7.3. L'agriculture... pourquoi ?	26